

947.0842

W5896r

1945

1945





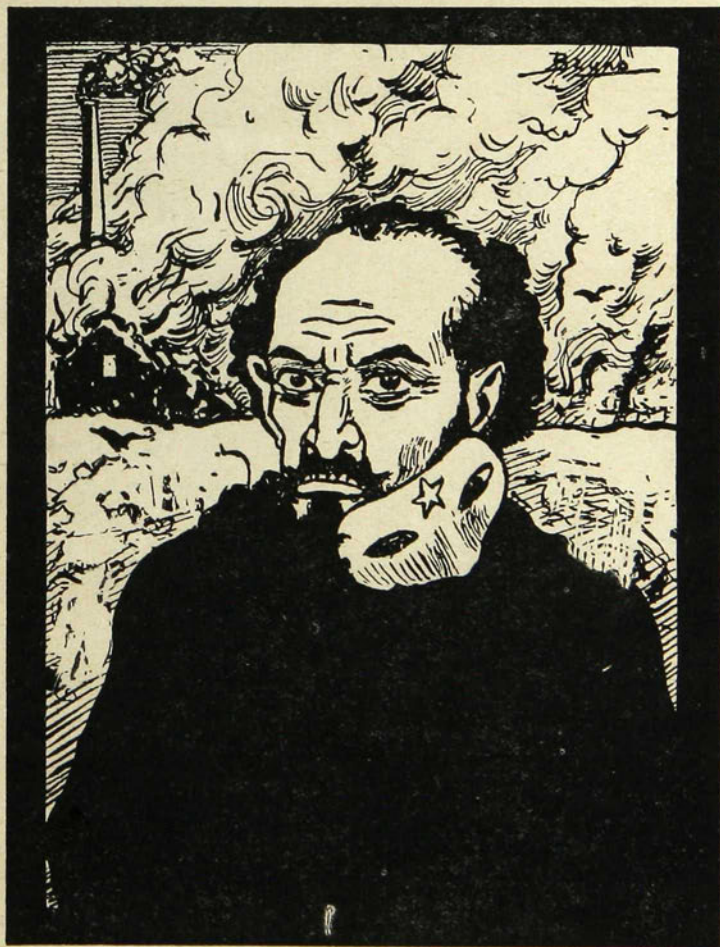
BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SULPICE MONTREAL



ru

# LA RUSSIE

*sans son masque*



---

---

**REPORTAGE**

de William-L. White

# CONTRE LE COMMUNISME

LISEZ et RÉPANDEZ nos PUBLICATIONS

Tracts de deux et quatre pages: 5 sous la douzaine

Ce que le Communisme a donné en Russie

Être communiste, qu'est-ce que ça veut dire?

Les communistes en faveur du cadenas

Catholiques, en garde contre le péril rouge !

Le premier et le plus grand péril (10 sous la douzaine)

Tracts de huit pages: 15 sous la douzaine

La Philosophie du bolchévisme

Pour l'établissement d'un ordre social chrétien

Brochures de seize pages: 10 sous

L'Ouvrier en Russie — La Russie en 1930 — La Famine en Russie

Sous la menace rouge — Croisière en U.R.S.S. — Les Sans-Dieu à l'œuvre

Lettre sur le communisme (Mgr Gauthier)

Doit-on tolérer la propagande communiste ?

L'aide à la Russie et la propagande communiste

Les Internationales — Le Komintern en 1942

La Russie soviétique — La guerre et le bolchévisme

Bolchévisme et catholicisme

Brochures de trente-deux pages: 15 sous

En Russie soviétique — Le Rêve communiste

Le Komintern — Les Relations avec Moscou

Catéchisme anticommuniste — Mesures législatives contre le communisme

L'expérience communiste sociale en Russie — Le plus grand péril

La Russie sans masque: reportage de Wm White (10 sous)

Brochures de soixante-quatre pages: 25 sous

Manuel antibolchévique — Cahier anticommuniste

Journées anticommunistes, I, II — La Menace communiste au Canada

Pour le Christ-Roi et contre le communisme

L'Encyclique « Divini Redemptoris »

Brochures sur la restauration sociale: 15 sous

Comment établir l'organisation corporative au Canada

Petit Catéchisme d'éducation syndicale

L'organisation corporative au service de la démocratie

Pour un ordre meilleur (25 sous)

Catéchisme de l'organisation corporative (25 sous)

Demandez notre catalogue — Abonnez-vous à nos brochures mensuelles

**ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE**

DK

17

W45

1945

# LA RUSSIE SANS SON MASQUE

## REPORTAGE

par

William L. White

Notre avion descend en spirale vers l'aéroport de Moscou. Comme nous baissons les roues d'atterrissage et commençons à sentir la piste, nous traversons de longues files de C-47 américains, avec la grosse étoile de l'aviation rouge peinte sur chacun d'eux. Une foule considérable nous attend. D'abord, le comité de réception; puis, une garde de Slaves à l'air solennel. Le ponctuel Eric Johnston apparaît. Une batterie de lentilles — caméras cinématographiques et modèles soviets de Leicas et de Graflex — se concentrent sur lui. Cela passé, Joyce O'Hara et moi-même suivons Eric et, en souriant, donnons une poignée de main aux Russes imperturbables, puis nous nous frayons un chemin à travers les reporters américains jusqu'à la lisière de la foule. Presque toute la colonie des journalistes étrangers de Moscou est là pour « couvrir » notre arrivée.

Un gros Russe s'amène à moi. « Est-ce que tout est bien? demande-t-il. Je suis Kirilov, le préposé au protocole pour le Commissariat du Peuple au Commerce extérieur. » Nous ne savions pas alors que Kirilov, représentant de ce Commissariat du Commerce extérieur, qui se trouvait notre hôte officiel, devait être notre compagnon constant. On lui avait confié la tâche difficile de pourvoir aux fantaisies des dignitaires américains, parce que, vers 1939, son gouvernement l'avait envoyé à notre Ecole des Mines du Colorado pour parfaire ses connaissances techniques, et que, par conséquent, il savait l'anglais et connaissait la mentalité américaine.

En quelques minutes, des voitures de l'armée américaine nous transportent à *Spasso House*, résidence de l'ambassadeur des Etats-Unis, W. Averell Harriman, où Eric Johnston doit donner une entrevue à la presse anglo-américaine. En cours de route, nous jetons un coup d'œil rapide sur Moscou.

Des rues larges et incroyablement désertes, des trottoirs remplis de piétons pressés et mal vêtus, déambulant le long de magasins sales installés dans des immeubles délabrés. Des rangées mono-

tones de résidences ternes, ruches de béton qui parfois font un effort pour s'embellir — un semblant d'effort.

### L'ABSENCE DE CONCURRENCE

Il me fallut bien une semaine pour me rendre à l'évidence que ce qui manquait, c'était la concurrence. Personne ne se casse la tête pour rendre une montre aguichante ou un étalage captivant. Le trust des aliments dirige les épiceries, et le cartel du textile, les magasins de nouveautés. Même en temps de paix, peu importe au gouvernement que le public achète ses bas ou sa saucisse à un bureau du gouvernement plutôt qu'à un autre semblable posté à quelques coins plus loin.

Ici, concurrencer l'Etat, c'est devenir hors la loi. Ainsi la médiocrité se trouve-t-elle protégée. Le peuple l'accepte parce qu'il ne connaît rien de mieux. Parfois quelque expert russe revient de l'étranger convaincu que l'âpre concurrence capitaliste a permis de faire quelque chose plus rapidement et à meilleur compte. Alors, s'il peut voir les commissaires importants et l'emporter sur l'inertie naturelle de la bureaucratie, le nouveau système s'installe par toute l'Union soviétique. Presque toujours le capitalisme innove, tandis que le socialisme copie.

L'architecte qui traça les plans de cette triste maison de rapport pour ouvriers n'eut pas à plaire aux gens qui y vivraient ou à des propriétaires qui espéraient la louer, mais au fonctionnaire du gouvernement qui en approuverait les devis. Les locataires habitent cette maison non parce qu'ils s'y plaisent, mais parce qu'elle appartient à l'usine où ils travaillent, ou qu'ils n'ont ni le prestige ni les relations politiques nécessaires pour obtenir plus de mètres carrés d'espace vital dans un meilleur immeuble.

Cela ne signifie pas que le peuple russe et le gouvernement soviétique ne prennent pas la beauté; ils font de réels efforts pour en mettre partout. Cela veut dire qu'ils n'ont pas un bon système pour y réussir. Depuis

Résumé du livre de W. L. White: *Report on the Russians*, publié dans le *Reader's Digest* (décembre 1944 et janvier 1945) et dont la traduction a paru dans l'*Action catholique* de Québec.

Reproduction gracieusement autorisée par les deux publications. (Note des Editeurs.)

que la concurrence a déserté les magasins et les édifices de Moscou, tout reste entre les mains lourdes et peu habiles d'une bureaucratie productrice de terne médiocrité.

Maintenant, revenons à *Spasso House*, construite avant la révolution de 1917 par un baron du sucre de betterave. C'est l'un de ces nombreux palais qui, autrefois, appartenaient aux grands marchands et à la noblesse Romanof, et que les bolchévistes ont mis à la disposition des gouvernements étrangers pour qu'ils en fassent leurs ambassades. A l'intérieur, forêts de colonnes de marbre et escaliers aux rampes de marbre. L'ameublement y est aussi riche que dans les studios de cinéma et aussi confortable que dans la *Grand Central Station* de New-York.

La cour intérieure renferme un poulailler. Si, à une réception diplomatique, vous voyez Averell Harriman causer sérieusement avec sir Clark Keer, l'ambassadeur anglais, vous pouvez être certain qu'ils ne discutent ni de la ligne Curzon ni de l'avenir de l'Esthonie. Ils comparent des notes sur des mélanges de ponte.

C'est dans une des salles majestueuses de *Spasso House*, un peu rétrécie par le massif doré de l'ameublement, qu'Eric Johnston tint sa première conférence de presse. Il se dit très heureux d'être en Russie, s'attend d'y demeurer un mois. Il vient à titre de simple citoyen, d'homme d'affaires désireux de discuter, pour l'après-guerre, de commerce entre les Etats-Unis et la Russie. Il a reçu, de la part de l'ambassadeur russe à Washington, une invitation verbale de rendre visite à Staline, mais il ne veut pas discuter politique; il n'est pas homme politique, mais industriel.

Il croit en une économie expansible dans le monde d'après-guerre. D'après lui, de plus nombreux échanges de marchandises et de services entre les pays auront pour conséquence l'élévation du niveau de la vie.

Y a-t-il en Amérique des puissances qui s'opposent à une économie expansible? demande-t-on.

Certaines puissances existent toujours qui sont incapables de voir les occasions favorables et qui pensent le monde déjà construit, reprend-il. Mais d'autres puissances plus grandes encore voient combien il reste à faire et comprennent que nous commençons seulement à développer notre économie. Grâce à des niveaux de vie plus élevés, l'après-guerre devrait être une période de plénitude d'emploi en Amérique, en Angleterre et en Russie. Les désirs du genre humain sont insatiables, dit-il aux journalistes. Le luxe des princes d'aujourd'hui sera demain l'objet des réclamations des pauvres.

L'entretien terminé, les journalistes étrangers demandent à Eric Johnston de leur accorder deux conférences de presse par semaine, car ils savent que le gouvernement soviétique a promis qu'il pourrait voir tout ce qu'il voudrait. Seul un séjour quelque peu prolongé à Moscou lui permit de constater combien ces journalistes étaient surveillés de près, combien peu souvent on leur permettait de quitter la capitale et combien peu de choses ils pouvaient voir ou entendre.

Johnston les quitte pour téléphoner à Mikoyan, intime de Staline et bolchéviste en vue, qui est commissaire du peuple au Commerce extérieur. L'ambassadeur Harriman nous invite délicatement à être ses hôtes pendant notre séjour ici. J'avais décidé de m'aménager, si la chose se pouvait, à l'hôtel Métropole, peid-à-terre de tous les reporters. Car, d'une ambassade, vous ne pouvez connaître une capitale.

Johnston revient du Kremlin impressionné par son entretien avec Mikoyan: « Fort intelligent. C'est un personnage important dans le pays. En Amérique, il serait homme d'affaires ou industriel. »

#### NOTRE PREMIÈRE ENTREVUE AVEC L'ARISTOCRATIE SOVIÉTIQUE

Ce soir, nos hôtes russes, toujours avec Kirilov préposé au protocole, nous amènent au concert à la salle Tchaïkovsky. Au programme, un excellent violoniste accompagné d'un mezzo-soprano. A la dérobée, je jette un coup d'œil sur le parterre et remarque la tenue dépenaillée des auditeurs. Une brunette attrayante, vêtue très simplement d'une robe de satin blanc, présente chaque pièce. Comparée aux auditeurs, elle ressemble à une princesse de rêve. Les exécutants masculins portent l'habit de soirée, de belle coupe et de bonne qualité, propre et pressé. Cet auditoire socialiste miteux porte des yeux étonnés sur cet inaccessible royaume de fées qu'il ne pourra entrevoir qu'une heure durant.

Un pianiste vient de saluer et se retire dans les coulisses. On enlève son magnifique piano pour la représentation suivante. De quelle façon? Voici: la svelte brunette en robe de satin blanc le pousse, — cet exploit étant rendu possible grâce aux roulettes. Inconsciemment, comme pour l'aider, je me penche sur mon siège et pousse sur la barre d'appui de ma loge. Je remarque le même mouvement chez Eric et Joyce. Mais ce n'est là que réaction purement anglo-saxonne, car l'auditoire ne frémit même pas. Après avoir observé quelque temps ces jeunes filles qui déplacent pianos, tribunes et pupitres, nous devenons aussi insensibles que les Russes. Mais, dans l'ombre, nous nous regardons et échangeons des sourires.

Les lumières se rallument et nous voici maintenant dans le grand foyer où les auditeurs se délassent selon l'agréable coutume européenne des intermèdes. Je les observe de près. Leurs vêtements font mal; la coupe en est mauvaise; le tissu est voyant, mais de mauvais goût. Oui, je sais: il y a la guerre. Les Britanniques aussi sont mal mis, mais vous pouvez tout de même dire qu'autrefois leurs vêtements étaient bien, tandis que ceux-ci ne l'ont jamais été.

Ce sont d'ordinaire les hauts fonctionnaires ou les fameux ouvriers stakhanovites à gros salaires qui fréquentent cette salle de concert. Mais cet auditoire ne peut même se comparer à une assemblée de l'Alliance des Ouvriers dans ma ville natale d'Emporia, au Kansas, au pire de la crise. Avant l'établissement de notre local du W. P. A. (*Works Projects Administration*), si les cas d'assistance publique avaient paru en public aussi mal mis que cette aristocratie socialiste des Soviétiques, ils seraient descendus au palais de justice et auraient décrit leur situation de fil en aiguille.

Je remarque en outre que la population est aussi pauvrement nourrie qu'elle est médiocrement vêtue. Les officiers de l'armée rouge sont assez robustes, mais beaucoup de femmes ont une mauvaise apparence qui dénote un manque de vitamines. Je m'étais fait l'idée que les Russes étaient trapus, mais ces hommes et ces femmes, dans la vingtaine et dans la trentaine, étaient enfants aux jours les plus durs de la révolution, et leur mauvaise constitution trahit les années de dénutrition. Rien d'étonnant que nous trois, des Américains de grandeur moyenne, dépassions de la moitié de la tête les officiers de l'armée rouge.

Les officiers portent des uniformes de piètre tissu, mais garnis d'épaulettes rouges fort voyantes, brodées d'étoiles d'argent qui indiquent leur rang. Dans les pays occidentaux, il y a peu de différence entre l'uniforme de l'officier et celui du soldat, mais en Russie vous ne vous tromperez jamais là-dessus, — on distingue l'officier d'un quart de mille. Dans les pays occidentaux, les héros conservent modestement leurs décorations dans le tiroir supérieur de leur secrétaire, et on représente la récompense par un ruban coloré épinglé à la tunique. Les Russes les plus intelligents ne comprennent pas cette fausse modestie, et les officiers russes font tinter leurs médailles de bronze et d'or.

Ici, les militaires se saluent constamment et de toutes les distances. Il y a plus de saluts que dans n'importe quelle autre armée du monde. La plupart des fossés entre officiers et soldats qui existaient au temps des vieilles castes militaires

tsaristes sont rétablis. Dans les chemins de fer, les officiers occupent les compartiments de « première », tandis que les soldats se doivent contenter de ceux de « seconde ». Aucun officier soviétique ne peut porter un colis un peu embarrassant dans les rues. Les officiers de l'armée rouge doivent encore demeurer assez longtemps dans le rang, mais on a établi récemment des écoles comme celles d'Annapolis et de West-Point donnant aux jeunes de talent un entraînement qui leur permet d'obtenir un brevet.

Ces officiers, que je toise au foyer de la salle de concert, si on oublie leur petite taille, paraissent bien. Ces blonds aux yeux bleus, au visage froid et à la chevelure rousse, rappellent les officiers prussiens d'autrefois.

#### HORS-D'ŒUVRE ET CHAMPAGNE

Nos hôtes nous arrachent à la foule et nous amènent dans une pièce qui est toute proche de notre loge. Le directeur du théâtre sert un goûter en notre honneur. Sur une table de quinze couverts, se déploie une nappe d'une blancheur immaculée. Devant chaque serviette, il y a le grand verre à vin blanc, le verre à vin rouge à pied court, le verre à champagne tubulaire et le verre à vodka trapu. Au centre, l'éblouissante rangée d'une vingtaine de plats à hors-d'œuvre russes: saumon fumé, délicieux esturgeon de la Volga, jambon épicié, poulet rôti froid, salami et autres variétés de saucisson tranché.

De vieux garçons de table tout nouveaux, en vêtements flottants, servent des coupes de caviar froid sur de la glace concassée. Je crois que cela coûterait plusieurs dollars aux Etats-Unis. Avec cela, on sert des pâtisseries légères et un gros morceau de beurre doux.

Cette entrée au caviar, à la pâtisserie légère et au beurre doux précède l'esturgeon fumé et les saucisses, et en même temps on apporte le vin blanc. Pendant notre séjour en Union soviétique, nous allions nous apercevoir que la même entrée précède chaque repas — y compris le déjeuner.

Une fois retournés à notre loge, Kirilov fit un signe de tête vers l'estrade. Les lampes s'éteignirent et les rampes s'allumèrent. On se donna alors la peine d'expliquer en passant qu'on avait fait attendre pendant une dizaine de minutes un auditoire de 5,000 personnes tandis que je dégustais mon deuxième morceau de gâteau au chocolat et sirotais mon dernier verre de champagne. Mais aucun Russe n'y voyait rien de déplacé. Après tout, n'étions-nous pas les hôtes de l'Union soviétique? Ces gens peuvent être socialistes, mais ils sont

Russes aussi. Et comme tels, ils tiennent leur tradition plus de l'empereur mongol Gengis-Khan, que de Karl Marx.

En jetant un regard circulaire dans la salle, je me demande avec étonnement où sont les personnes âgées. Toutes les figures paraissent jeunes; ainsi en était-il de celles que j'avais entrevues dans la rue, au cours de l'après-midi. Qu'est-il advenu des Russes nés il y a cinquante ans et plus? Les terribles famines de la révolution les ont-elles immobilisés dans la maladie ou la mort? Ont-ils été liquidés dans des purges subséquentes? Ou ont-ils été tout simplement dilués dans le fameux taux de naissance russe, qu'ils semblent être si peu nombreux? — De retour aux Etats-Unis, cela demeure toujours pour moi un sujet d'étonnement.

Les étrangers de passage à Moscou ont trois hôtels à leur disposition, et ce sont les meilleurs que Moscou puisse offrir, sauf l'hôtel Moskva, construit depuis la révolution et réservé aux hauts fonctionnaires communistes et aux officiers supérieurs de l'armée rouge.

Ici, un mot de l'*Intourist*. C'est l'agence de voyage du gouvernement sur qui repose l'entière responsabilité du transport et de l'accommodation de presque tous les étrangers. Sans elle, vous ne pouvez bouger: impossible d'entrer dans un restaurant pour prendre un repas, d'aller à l'hôtel pour avoir une chambre, ou de prendre le train pour faire un voyage.

Chaque Russe appartient à son emploi. Lui et sa famille couchent dans une chambre qui appartient à l'usine. Il dîne probablement dans la salle à manger de l'usine et se nourrit d'aliments produits par la ferme de l'usine. Ses enfants fréquentent le jour la garderie qu'entretient l'usine, ils s'amusent et vont au cinéma dans le palais des sports de l'usine. Les travailleurs prennent des vacances quand l'usine peut se passer d'eux, sur des trains qu'elle leur désigne, à des maisons de repos pour ouvriers qu'elle dirige. Aussi les étrangers ne peuvent-ils se mouvoir dans un pays ainsi rigidement ordonné que si quelque organisation d'Etat pourvoit à leur gîte, à leur transport et à leurs coupons d'alimentation. C'est le rôle de l'*Intourist*.

Le gouvernement soviétique comprend qu'il ne peut pas soumettre les étrangers des pays occidentaux au régime de vie qui est le lot de la plupart des citoyens soviétiques. En conséquence, il accorde à ces étrangers des privilèges qui, dans notre monde occidental, ne sont que convenances, mais qui, dans l'Union soviétique, représentent un luxe fantastique.

Il y a d'abord un taux de change diplomatique spécial pour les étrangers. Officiellement, le rouble devrait valoir un peu

plus de dix-huit cents; les étrangers peuvent en acheter pour environ huit cents chacun. A ce taux spécial, les prix de Moscou correspondent à peu près à ceux de New-York. Un passage de tramway coûte quatre cents; une chambre d'hôtel, quatre ou cinq dollars par nuit; quand il y a moyen d'avoir du beurre, il se vend quatre-vingt-dix cents la livre.

Grâce à son carnet de rationnement spécial, l'étranger peut aussi faire ses emplettes à un magasin diplomatique de luxe dont les portes sont fermées à tous les citoyens soviétiques. Là, il peut obtenir de l'épicerie, des tissus, quelquefois des vêtements et aussi, mais en quantité limitée, du vin, des cigarettes et du vodka.

A l'hôtel Métropole, on me donna une grande chambre confortable. On me présenta un carnet de coupons de rationnement. Chaque coupon me donnait droit à un repas dans l'une des deux grandes salles à manger de l'hôtel réservées aux étrangers. Il y a une troisième salle à manger pour les Russes sélects qui sont assez chanceux pour avoir la permission de loger à l'hôtel.

Les Japonais aussi étaient installés à l'hôtel Métropole. L'Union soviétique, avec un tact exquis, servait ses hôtes orientaux dans une salle à manger spéciale. Cependant, nous pouvions les rencontrer dans le grand vestibule d'entrée, les couloir dans les couloirs ou regarder d'un air glacial par-dessus leurs épaules quand nous nous trouvions ensemble dans les ascenseurs. Nous étions froidement corrects avec eux comme ils l'étaient avec nous. Nous nous taisions quand nous les voyions parce que, naturellement, tous savaient l'anglais, mais je n'ai jamais compris pourquoi ils cessaient eux aussi toute conversation quand ils apercevaient l'un d'entre nous.

Ma chambre, pourvue d'une salle de bain, était confortable, mais quelque peu déprimante. Le tuyau d'écoulement étant bouché, mon évier prenait dix minutes à se vider, mais je découvris bientôt que c'était général en Russie. Il n'y avait pas de papier hygiénique, mais cela était aussi général: seuls les étrangers peuvent se procurer ce luxe aux intendances d'ambassades; les autochtones se servent délicatement de journaux.

NOTRE RATION EST PEU COPIEUSE, MAIS MEILLEURE QUE CELLE DES RUSSES

Au Métropole, on apporte le déjeuner dans votre chambre: ce repas consiste en un bol de café, un morceau de sucre, du pain brun, du beurre, du caviar ou un œuf cuit à votre choix. C'est copieux. Le dîner, servi à la salle à manger, est conve-

nable, mais nullement extraordinaire: toujours une soupe suivie d'un modeste service de poisson ou de viande, des pommes de terre et des légumes; pour dessert, des prunes en conserves. Cela vous ouvre l'appétit pour le souper, qui est le repas le plus frugal: du pain, quelques tranches de mortadelle ou d'autre saucisson fumé, une couple de petits pains doux et du thé.

Ce n'est pas assez, et la plupart des journalistes américains soumis à ce régime alimentaire perdent de dix à vingt livres. Je vous rapporte ceci, non pas dans le dessein de vous apitoyer sur le sort de la Presse, mais sur celui des Russes, qui doivent se contenter de beaucoup moins.

Mes valises transportées au Métropole, je m'arrête à l'ambassade afin d'échanger cent dollars américains pour douze cents roubles, et d'entreprendre une promenade en ville avec le sentiment agréable que vous ressentez quand vous possédez un gros rouleau d'argent en poche et que vous brûlez d'acheter ce qui vous tente dans une ville étrangère. Pendant ma promenade, je découvre qu'il n'y a rien que je puisse acheter. De vieux vêtements peut-être, mais naturellement les miens sont infiniment meilleurs; pour en obtenir de neufs, j'aurais d'ailleurs besoin de coupons de rationnement. A Londres, à Paris ou à New-York, pour tuer le temps, j'achèterais un journal que je lirais en buvant une rasade — même si ce n'était qu'un Coca-Cola à la pharmacie voisine. Ici, personne ne tue jamais le temps. Il n'y a ni cafés, ni bars, ni loisirs.

Il reste le subway, et j'y entre. On a prétendu que c'était le plus moderne du monde. Il est excellent, exactement comme le meilleur de New-York, à cette différence près qu'il est plus propre, que ses plates-formes et ses couloirs sont de marbre poli fort coûteux. Cependant le service est médiocre; les arrêts sont espacés; un faible pourcentage de la population peut en faire usage. En Occident, le coût de ce marbre poli aurait servi à augmenter la longueur des voies et à multiplier le nombre des gares, de façon à grossir les profits capitalistes en soutirant plus de nickels d'un public impatient de se rapprocher de son travail.

Comme je sors de la gare située en face de mon hôtel, je trouve enfin quelque chose à acheter. Une femme âgée, traînant une charrette, vend une eau gazeuse au verre. Une dizaine de personnes font la queue. Je me place au dernier rang. D'un robinet, l'eau carbonatée coule dans les verres; d'un second, tombent quelques gouttes d'un sirop de cerise qui teinte légèrement l'eau de rose. Cette boisson russe se vend 25 cents au taux que je paie mes roubles. Enfants et adultes, la main

remplie de roubles, attendent avec impatience le plaisir de déguster cette douceur qui n'est pas rationnée.

#### CE QUE VEULENT LES RUSSES

J'ai passé une soirée avec les journalistes américains. Qu'est-ce que veulent au juste les Russes en Europe? leur demandai-je. Ce n'est pas compliqué, répondirent-ils d'accord. Les Russes tiennent déjà les Etats baltes. Ils veulent que se règle le problème de la délimitation de la frontière polonaise, d'après le tracé de la ligne Curzon, semble-t-il. Ils veulent obtenir la garantie que l'Allemagne sera mise hors d'état de nuire. Ils veulent avoir l'assurance que les gouvernements des Etats limitrophes — Finlande, Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie et Bulgarie — ne leur seront pas hostiles. Et c'est à peu près tout. Ils ne semblent pas s'intéresser outre mesure aux systèmes politiques et économiques de leurs voisins, pourvu qu'ils n'y voient pas une menace à leur propre sécurité.

Naturellement, si, par maladministration, nous laissons un vacuum puissant quelque part en Europe et que se produisent sédition, désordre, anarchie, ils en profiteront. Mais ce qu'ils veulent réellement, c'est une paix durable qui leur permette de rebâtir leur propre pays. Si nous exigeons des compromis convenables en établissant, non pas des gouvernements communistes, mais amis de la Russie, ils les accepteront. Pour atteindre ce but, cependant, nous pouvons nous voir dans l'obligation d'appuyer, par toute l'Europe, des gouvernements légèrement teintés de socialisme.

La plupart des journalistes étrangers qui travaillent actuellement à Moscou n'y sont venus que depuis la guerre. Ceux de la vieille équipe, dont Walter Duranty était le doyen, sont partis. Peut-être étaient-ils contents de s'en aller; après tout, leurs amis russes des vingt dernières années avaient été assassinés ou exilés, plusieurs sous le prétexte d'avoir frayé avec les étrangers, de telle sorte que les survivants craignaient de rencontrer leurs confrères, sauf dans les réceptions officielles ou les grandes conférences de presse.

Cet après-midi, notre hôte, le commissaire Mikoyan, donne un grand dîner auquel il nous souhaite officiellement la bienvenue au nom de l'Union soviétique. A mes côtés se trouve un Russe à l'air rusé qui remplit mon verre de vodka et ensuite le sien.

« Allez, monsieur White, buvons à la santé du second front. Il y en aura peut-être un un jour? » (Ceci se passait quelque temps avant l'invasion de la Normandie.)

« Il y a eu depuis longtemps déjà un deuxième front, répondis-je. Le premier surgit quand on attaqua la Pologne. Le second front existait en 1940 quand la France fut écrasée. Certainement qu'on n'oublie pas ça en Russie, même si vous étiez neutres à ce moment. Le troisième front, ce fut l'invasion de la Yougoslavie et de la Grèce. A ce moment-là vous étiez encore neutres, mais vous vous en souvenez. Le front suivant apparut quand Hitler attaqua l'Union soviétique en 1941. Vous fûtes, n'est-ce pas, très fâchés de l'apprendre. Pour nous, c'était déjà le quatrième front. Le cinquième front remonte à l'attaque du Japon contre les Etats-Unis et l'Angleterre. Ici, vous êtes encore neutres. Le sixième front, ce fut le jour où l'Angleterre et les Etats-Unis prirent pied en Afrique du Nord pour en chasser les Allemands et les Italiens. Le septième front se forma quand nous débarquâmes en Italie. »

Il m'interrompt et sourit maintenant. « Qu'importe, buvons au succès du nouveau front — pour vous le huitième, pour moi le deuxième. »

Et c'est le banquet. L'entrée, comme toujours, comprend du beurre, du caviar, du pâté, des viandes fumées. Le repas se poursuit, service après service, vin après vin: une soupe avec du sherry, de l'esturgeon avec un sauterne de Crimée, du poulet rôti avec du hochheimer blanc du Caucase, du filet mignon grillé et, plat de résistance de tous les grands banquets russes, des cochons de lait bouillis, quatre cochons de lait présentés sur quatre plateaux, le tout arrosé d'un riche bourgogne d'Ukraine.

#### L'INSPECTION D'UNE IMPORTANTE USINE

Le lendemain, c'est l'inspection de notre première usine soviétique. Elle se trouve dans une des banlieues industrielles de Moscou. On y fabrique pour l'aviation rouge les fameux Stormviks. De loin encore, nous voyons d'énormes affiches sur lesquelles on remarque les plus récentes statistiques de production, la liste des ouvriers qui ont dépassé leur *quota* (ici on emploie le mot *norme*) et d'immenses photographies de Lénine et de Staline. Nous allons nous apercevoir plus tard qu'il en est ainsi dans toutes les usines du pays.

Le directeur, Vasili Smornov, — ce qui en Amérique peut correspondre au titre de président de la compagnie, — est un homme de trente-sept ans. Il nous dit qu'il s'occupe de production aéronautique depuis vingt-quatre ans. Il agit comme directeur depuis huit ans. Son bureau offre les commodités et le confort de celui d'une firme américaine de même importance.

Eric se lance immédiatement dans une série de questions sur les conditions ouvrières, les salaires, les heures de travail, et j'en extrais la description suivante qui me semble juste pour la plupart des usines soviétiques. Soixante-cinq pour cent du personnel se compose de femmes. La journée normale de travail est de huit heures, plus trois heures de surtemps, pour lesquelles les ouvriers reçoivent salaire et demi, comme dans la plupart des usines américaines. Mais ils travaillent six jours par semaine, ce qui fait une semaine de soixante-six heures. Les garçons et les filles de moins de 18 ans ne travaillent que huit heures par jour, et cinq jours par semaine.

Pour un *quota* ou norme de travail déterminé d'avance, l'ouvrier reçoit 750 roubles par mois. Ainsi, s'il dépasse cette norme (la plupart y arrivent d'ordinaire), son salaire s'élève d'après une échelle établie, de telle sorte que la moyenne véritable des salaires mensuels serait de 1,000 roubles. Etant donné que, exprimé en termes de marchandises rationnées, le rouble a le pouvoir d'achat d'environ huit cents en argent américain, l'ouvrier de guerre russe gagne, comparativement au pouvoir d'achat américain, entre \$20 et \$40 pour soixante-six heures de travail par semaine.

Cependant, d'autres facteurs embellissent cette description. L'ouvrier peut manger au caféteria de l'usine; s'il consent à y prendre ses trois repas, il lui en coûte environ cinq roubles par jour. L'usine possède aussi des garderies et des écoles maternelles.

Eric s'intéresse au sort du directeur et lui demande s'il n'a pas d'objection à nous dire combien il gagne. Celui-ci répond qu'il reçoit un salaire de base de 3,000 roubles par mois (en termes de pouvoir d'achat rationné, environ \$240), mais si la firme remporte une bannière de production (celle-ci comme la plupart des industries de guerre l'obtient), il reçoit 150 pour cent de plus, ce qui peut lui donner un maximum de 10,000 roubles par mois (environ \$800). Il nous affirme qu'il n'a pas le loisir de dépenser tout cet argent.

Eric s'enquiert maintenant des griefs des employés. Bien, dit le directeur, les employés soumettent d'abord leurs griefs au comité de l'union qui existe dans chaque département de l'usine, puis au directeur lui-même qui entend leurs doléances deux fois par semaine. S'ils n'aiment pas la décision de ce dernier, ils ont un droit d'appel. A qui? Même jusqu'à Staline? A Staline.

Nous commençons ensuite à parcourir l'usine, médiocrement éclairée et incroyablement malpropre. Il n'existe pas de chaîne de production selon la méthode

américaine, mais plutôt une série de bâ-tisses reliées par des espèces de goulots. Aussi les ouvrières, inactives devant leur machine, attendent-elles les matériaux.

Il y a encombrement des meilleures machines-outils de provenance américaine; mais une organisation adéquate paraît manquer. A un endroit, la chaîne d'assemblage n'est qu'un pis-aller. Des trous dans le ciment rendent les planchers inégaux. Partout des monceaux de rebuts. Personne ne se fatigue à faire le nettoyage. La plupart des ouvrières ont les pieds enveloppés de sacs de toile. D'autres portent des sandales de laine grossière, d'où sort, entre le premier et le deuxième orteil, une espèce d'ongle d'acier. Les files transportent (dans des brouettes) un chargement de pièces en préparation qui renverse quand la brouette heurte un gonflement du plancher. Elles doivent s'arrêter pour ramasser ces pièces.

Johnston me dit à l'oreille: « De retour aux Etats-Unis, quand il s'agira de juger à première vue de la valeur d'une usine, j'é considérerai sa propreté. Un atelier malpropre est sans contredit un atelier improductif. »

Il se peut que ces gens se représentent qu'il y a deux cents millions de Russes et qu'il n'importe guère que quelques-uns soient ainsi retardés dans leur travail. Moyennant le prix d'une de ces coûteuses foreuses automatiques fournies par le prêt-bail et dont l'usine dispose à profusion, on pourrait réparer ce plancher. On augmenterait ainsi la production de vingt-cinq pour cent. Un industriel américain tenace, désireux d'obtenir le meilleur rendement possible de son personnel, le placerait d'abord dans des conditions de travail confortables en donnant à son usine un bon système d'éclairage et des planchers solides afin d'accroître le taux-heure de production.

Le devant du bombardier-chasseur Stormvik possède une armature épaisse qui recouvre le moteur et la cabine du pilote. Cela doit diminuer sa vitesse et le rendre lourd à manœuvrer. Je m'étonne que la carlingue de l'avion ne soit pas d'aluminium, mais d'acier. On explique que les ailes étaient autrefois de bois, mais que maintenant il y entre de l'aluminium. Tout l'aluminium que je vois porte l'estampille *Alcoa*. Apparemment, l'Union soviétique produit peu d'aluminium.

#### LES BUREAUCRATES MANGENT BIEN

Au grand banquet donné en notre honneur par le directeur de l'usine, après l'inspection, il y a aussi du vin rouge, du vin blanc, du champagne et du vodka, avec le déploiement prodigieux des hors-d'œuvre froids. Derrière la table, je vois une figure familière: c'est le maître d'hôtel souriant

qui présidait au banquet de la salle de concert Tchaïkovsky.

Coincidence? Cela m'étonna. Nous ne nous doutions guère que sa figure souriante nous hanterait comme un cauchemar persistant. Il était manifestement le principal pourvoyeur de l'*Intourist*, et partout où nous serions reçus, nous allions rencontrer son rayonnant sourire. Il précédait, naturellement, avec les boîtes de poisson salé et de saucisson et les caisses de vin. Toutes les fois que nous entrions dans une salle à manger, il y était, rayonnant au-dessus de ses verres de cristal et de ses caisses de caviar prêt à servir, peu importait que le fond de scène fût une manufacture, un wagon-restaurant ou un pique-nique près de tranchées allemandes abandonnées dans l'isthme de Carélie.

#### LE KREMLIN DIRIGE TOUT

Johnston pose une foule de questions sur la manière dont la compagnie présente ses produits, sur les projets qu'elle nourrit pour l'après-guerre, sur la quantité d'avions qu'elle s'attend de construire et sur le prix qu'elle les vendra. Le directeur et ses assistants ne peuvent répondre. Ils ne nous en donnent même pas l'espoir; il est clair qu'ils n'en savent rien. Le Kremlin décide seul de tels sujets.

Entre les toasts, Johnston me dit à l'oreille: « Ce directeur est un bon homme. Mais il ne dirige pas véritablement cette usine. Il n'est responsable que de la production. Aux Etats-Unis, c'est le rôle du gérant de production, qui peut être ou ne pas être vice-président. Le président d'une firme américaine doit non seulement penser à la production, mais aux nouveaux modèles, aux nouveaux marchés, aux nouveaux usages des produits, au coût et à la qualité des matières premières, au financement de l'entreprise, à l'organisation des ventes et de la concurrence.

« Note que sur de telles questions ce type ne sait rien. Nous parlons à des producteurs. Les idées directives viennent du Kremlin, non pas des usines. »

L'âge moyen des hommes qui ont pris place autour de la table est de 32 ans. Ce sont des jeunes gens sérieux et laborieux qui ambitionnent de réussir — comparables à ceux que vous pouvez rencontrer à un lunch de jeunes commis de bureau dans une usine américaine. En 1917, quand le communisme était un parti révolutionnaire en Russie, ils étaient des garçonnets de cinq ans environ. Devenus adultes, ils se sont faits les adeptes du parti communiste, qui représentait l'autorité, le pouvoir et la fortune.

Le lendemain matin, Kirilov vient nous prendre pour aller visiter l'usine où se construisent les automobiles de l'Union sovié-

tique. En Amérique, une douzaine de grandes compagnies produisent une centaine de modèles différents. Dans cette société sans classes, une seule compagnie produit un modèle unique, et sa production entière va à la classe privilégiée — les communistes de la haute, directeurs d'usines et fonctionnaires de l'Etat.

Cette voiture ressemble à une Oakland sedan de 1935. Techniquement, c'est une affaire gâchée. Son nom, prononcé à l'anglaise, *Zees*, vient de trois mots russes signifiant « manufacturé au nom de Staline ». Pendant une journée, nous nous sommes promenés dans une de ces automobiles. Elle est trop lourde pour ses ressorts; si vous êtes assis sur le siège-arrière, chaque fois qu'elle rencontre un cahot, vous enfoncez dans le coussin mal bourré au travers duquel vous sentez rebondir l'essieu. Les diverses couches du verre de sûreté sont sujettes à se désagréger de telle sorte que le verre devient comme givré. Cependant, la peinture, la carrosserie et le tableau de bord peuvent se comparer à ceux des plus élégantes voitures de Détroit. Les pneus et le moteur — à part d'occasionnelles difficultés de démarrage — semblent excellents, car nous nous sommes rendus sans accident où nous allions et nous sommes revenus de même.

On nous dit que la fabrication des automobiles a commencé ici en 1924, la voiture étant le modèle russe de la fameuse *Hercule* américaine, fabriquée à Canton (Ohio). Eric et moi échangeons des regards indiscrets — je n'arrive pas à me rappeler avoir entendu parler de cette fameuse *Hercule*. Dans le décennie de 1930, en l'espace de cinq ans, la compagnie a acheté de la machinerie américaine pour une valeur de 125 millions de dollars.

Le directeur nous dit avec fierté qu'il a visité les usines américaines de Détroit, de Flint, de Buffalo, de Saginaw, de Pittsburg et de Chicago, qu'il est membre de la Société des ingénieurs en automobiles et est abonné à *Iron Age*.

Eric demande alors comment on résout le problème de l'absentéisme. Même après force explications, ce mot embarrasse le directeur. Un ouvrier qui est malade, nous dit-il, se présente au médecin de la compagnie pour obtenir une feuille d'absence. Si le cas est grave, dans cet établissement, l'assurance sociale lui paie 90% de son salaire pendant trois mois. Après ce temps, s'il n'est pas encore remis, il obtient une reconnaissance temporaire d'invalidité ou un travail moins dur. Une femme enceinte reçoit une feuille d'absence de trois mois, avant la naissance de son bébé, et de trois ou quatre semaines, après.

Eric insiste en disant qu'il ne s'enquiert pas de maladie, mais bien d'absentéisme.

Quand enfin le directeur comprend ce dont il s'agit, il nous dit qu'il ne se pose pas de tels cas ici. Les paresseux et les retardataires voient leur nom affiché au tableau de l'usine ou sont blâmés publiquement; si la chose se renouvelle deux ou trois fois, l'union prend l'affaire en mains. Nous concluons que c'est un procédé de mauvais augure. A tout événement, l'absentéisme semble être aussi rare ici qu'au pénitencier d'Atlanta — et souvent pour les mêmes raisons.

La compagnie Zees, comme la compagnie Stormvik, ne semble pas avoir de plan uniforme de production. Cependant, après avoir traversé les monts Ourals, nous allions trouver que la production soviétique se perfectionnait. Nous sommes une aussi grande curiosité pour les ouvriers qu'ils le sont pour nous.

Les camions et les camionnettes Zees ressemblent beaucoup aux modèles américains du temps de paix, mais ils ne peuvent se comparer aux géants que Détroit fabrique pour nos armées et celles de nos Alliés.

Les salaires ici, y compris le traitement du directeur, sont exactement les mêmes que dans l'usine précédente — et dans toutes les autres que nous allions visiter.

Dans l'une, on montre l'outillage. Il s'y trouve une plastieuse Gordon, qui, paraît-il, a servi autrefois à l'usine Ford de Rivière-Rouge. Sur une voie d'évitement, dans des caisses d'emballage usées par le temps, nous voyons 12,000 tonnes de machinerie américaine — un vieil outillage Ford complet emballé et envoyé en Russie l'an passé.

De retour dans le bureau du directeur, Eric veut savoir quel pourcentage de leur salaire les ouvriers soviets versent pour la guerre, en ajoutant qu'aux Etats-Unis ils donnent environ 10%. Chesnikov nous dit fièrement que, dans l'Union soviétique, les travailleurs sacrifient parfois deux ou trois mois de salaire. Il nous vient aussitôt à l'esprit que l'ouvrier russe, après avoir acheté autant de nourriture que ses coupons de rationnement le lui permettent, ne trouve guère d'occasion de dépenser son argent, si ce n'est parfois à une séance de cinéma.

Ce soir, j'ai rencontré mon vieil ami Maurice Hindus, correspondant spécial de la *Herald Tribune* de New-York. Il dit que les Russes ne peuvent comprendre les attaques portées contre leur pays par la presse américaine et britannique. *Guerre et Proletariat* (qui serait l'organe du Comintern, si le Comintern existait encore) a reproduit dernièrement un article du *Picture Post*, de Londres, intitulé: « Comment tenir les Russes hors de l'Europe ». Il a aussi reproduit le discours dans lequel le séna-

teur George accusait Roosevelt de n'avoir pas réussi à obtenir des garanties de la Russie. « Nous sommes censés nous battre pour une même cause, commente l'hebdomadaire russe, cependant ces choses indiquent une hostilité cachée à l'endroit de la Russie. »

Ce soir, nous assistons à une représentation du ballet *Casse-Noisettes* de Tchaïkovsky au théâtre Bolshoi, la grande salle d'opéra de Moscou. Cette représentation dépasse en beauté tout ce que j'ai vu sur n'importe quelle scène en n'importe quel pays — la danse, les costumes, le jeu, les décors sont l'œuvre d'une imagination incroyable. Ces gens ont le génie du théâtre. L'eût-être le théâtre est-il la seule chose en Union soviétique qui puisse se glorifier de n'avoir point connu d'interruption dans son développement et dans sa tradition. Les bolchévistes étaient fiers du ballet et, à Moscou comme à Léninegrad, ils le gardèrent pendant toute la révolution. Les bolchévistes ne liquidèrent pas les acteurs, les metteurs en scène, les directeurs et les artistes comme ils le firent de la plupart des collets blancs en 1917.

« Tout détruire d'abord — pour rebâtir selon une nouvelle conception », tel était le cri de guerre. A l'exception du ballet du Bolshoi, ce que j'ai vu jusqu'ici de la structure qui s'élève sur les ruines n'est que peu souvent impressionnant.

Le lendemain nous visitons une usine où on fabrique des moteurs de bombardiers-plongeurs. Eric souligne qu'il possède lui-même une usine et les Russes se montrent aussitôt fort curieux de savoir combien d'hommes il emploie.

« Deux mille, leur répond-il.

— Et de quelle façon les rémunérez-vous ?

— La plupart sont payés à tant l'heure.

— Pourquoi pas à la pièce ?

— Parce que nos unions ouvrières n'aiment pas la rétribution à la pièce. » Cette réponse embête le personnel russe. Car ces gens sont trop jeunes pour savoir que, de 1917 à 1934, le « travail à la pièce » était dénoncé comme un moyen adroit d'exploiter les travailleurs. Plus tard, quand on l'adopta avec force réclames sous le nom de « système Stakhanov », on le présenta aux Russes comme une invention socialiste, inconnue dans le monde capitaliste. Mais ces jeunes gens ont grandi derrière le voile.

Ils s'informent du salaire qu'Eric paye au travailleur moyen.

Une fois le montant transposé pour eux en roubles, ils penchent poliment la tête, mais vous pouvez croire qu'ils soupçonnent leur interlocuteur d'exagération,

Comment, lui demandent-ils, une aussi petite compagnie électrique que la sienne peut-elle concurrencer une entreprise géante comme la General Electric ? Pourquoi n'est-elle pas écrasée ? Eric leur explique que nous en sommes venus à la conclusion, en Amérique, qu'une compagnie, après avoir atteint un certain développement, devient moins efficiente. Ils se regardent les uns les autres et échangent des signes d'assentiment. Ils lui demandent alors si en Amérique on tend vers l'établissement de grandes ou de petites industries.

Eric répond que certaines opérations se font mieux par de grandes compagnies, mais que, d'autre part, il est difficile pour un bureau d'administration installé à New-York de se tenir en communication étroite avec une succursale située à Seattle, quelque trois mille milles plus loin. Toutefois, de petites et inventives compagnies, qui peuvent s'adapter rapidement aux besoins locaux, réussissent bien.

#### LA NKVD S'INTERPOSE

Ils sont tous attentifs à ses paroles, et le jeune gérant a ouvert la bouche pour poser une autre question, quand le représentant de la NKVD en habits civils, notre compagnon fidèle, se lève et lui met fermement la main sur l'épaule. Il semble que maintenant nous irons immédiatement inspecter l'usine.

Cela n'est jamais arrivé auparavant. Peut-être notre horaire était-il fixé ainsi. Ou peut-être la NKVD, qui contrôle ce qu'on permet aux Russes de connaître, n'aimait-elle pas ces explications improvisées et non censurées sur les méthodes d'affaires en Amérique, même de la part d'un hôte aussi distingué de l'Union soviétique que M. Johnston.

Nous examinons rapidement la salle à luncher des ouvriers. Le repas se compose d'une bouillie au sarrasin, de pain bis et de borsch — une viande grasse et une soupe aux choux. Cela paraît bien. Au delà de celle-ci, se trouve la salle à manger des contremaîtres. Ils ont le même menu que les ouvriers, mais en outre, du caviar noir pressé. Plus loin, c'est la salle à manger des ingénieurs. Leur repas est à peu près le même que celui des contremaîtres, sauf qu'ils peuvent avoir du pain blanc aussi bien que du pain noir, une généreuse portion de beurre, et leur caviar est plus coûteux, car il est en vrac et frais.

Nous arrivons maintenant à la salle à manger du directeur, d'où je prends note des principaux éléments du menu : vodka, vin rouge, vin blanc, champagne; caviar, beurre, esturgeon fumé, concombres salés, salade aux choux-marins, veau froid, salami, langue de bœuf fumée, pâtisserie et délicat gâteau recouvert d'une couche de chocolat.

Je m'émerveille de la façon dont Eric répond aux toasts. Chaque banquet russe signifie qu'il doit improviser au moins une demi-douzaine de petits discours d'une couple de minutes. Il le fait d'une façon amicale et spirituelle, évitant d'offenser qui que ce soit, et ne manque pas de présence d'esprit. Mais, naturellement, cela devient épuisant.

Nous apprenons (non pas de nos hôtes russes) que le système de castes que nous avons remarqué dans les salles à manger existe dans toutes leurs manufactures. Ils ont échafaudé de gigantesques personnels clérical et technique. Et quand un homme devient ingénieur, il perd son prestige si, comme le font tous les ingénieurs américains, il revêt son sarrot et s'installe à l'établi pour montrer aux ouvriers comment résoudre ou aplanir des difficultés d'assemblage.

Jusqu'à la révolution de 1917, c'est-à-dire pendant un millénaire, la Russie fut un Etat de castes, et vingt-cinq années ne suffisent pas plus à effacer cela qu'à supprimer la table ou les verbes russes. Ainsi, cette nouvelle bureaucratie soviétique, issue du prolétariat, se stratifie instinctivement en couches de castes.

Bien que les planchers et l'éclairage de cette manufacture soient meilleurs que ceux de la plupart des fabriques russes, et que la table hospitalière de son directeur soit de beaucoup supérieure au menu de famille du président de n'importe quelle corporation américaine, son quota de production, d'après les données américaines, est joliment déplorable. Il faut ici environ 1,000 jours-homme de travail pour fabriquer ce moteur soviétique. Un moteur américain de même puissance requiert un peu moins que 200 jours-homme de travail. 15,000 ouvriers équipés de machines-outils Pratt et Whitney (il y en a aussi d'excellentes de fabrication allemande et suisse) ne fabriquent qu'une quinzaine de moteurs par jour.

#### POURQUOI LES RUSSES AIMENT-ILS LE COMMUNISME

Petit à petit, je commence à comprendre ce pays et le peuple qui l'habite.

Supposez que vous soyez né et que vous ayez passé toute votre vie dans un pénitencier dirigé avec modération, où l'on vous fait travailler dur, où l'on vous donne un grabat pour y dormir, trois repas par jour et assez de vêtements pour garder la chaleur de votre corps;

Supposez que les murs soient couverts d'affiches sur lesquelles l'on vous explique que la liberté et la justice ne peuvent se trouver qu'à l'intérieur de ces murs, qu'au dehors il n'y a que désordre, grèves, insé-

curité, chômage et exploitation des travailleurs, tandis que cette enceinte n'existe que pour votre bien; supposez enfin qu'on vous ait expliqué que le directeur et les gardiens ne sont là que pour vous protéger contre les mécréants de l'extérieur;

Point n'est besoin d'insister, si quelqu'un s'avisait de vous faire élargir ou vous menaçait de vous libérer sur parole, vous le combattriez comme un tigre.

Il y a cependant une différence notable entre les pensionnaires de l'Union soviétique et ceux du pénitencier du Kansas à Lansing, où j'ai souvent visité un vieil ami. Aux deux endroits, la nourriture et le vêtement sont à peu près de même qualité. Toutefois, c'est peut-être un peu mieux à Lansing. Mais, que mon ami du Kansas décide que son pénitencier n'est pas bien conduit et exprime l'espoir qu'on y change les gardiens, il ne courra pas le danger d'être fusillé si, par hasard, un « stool pigeon » a entendu ses propos.

En Russie, on conduit l'opinion publique avec l'adresse consommée d'un artiste dont les mains courent habilement sur les clés des grandes orgues d'une cathédrale. Ainsi, le peuple russe était-il tout heureux des nouvelles de la conférence de Téhéran. Enfin, Staline, Churchill et Roosevelt s'étaient assis autour de la même table. Enfin, la Russie soviétique avait des puissances alliées en qui elle peut avoir confiance! Fini le temps où elle était le paria proscrit parmi les nations du monde.

Les bureaucrates furent également satisfaits, mais non de cette vague d'internationalisme et de bon sentiment à l'endroit du monde occidental. Experts dans l'art de diriger le sentiment public, ils méprisent toute émotion publique dont ils ne sont pas les instigateurs ou qui échappe à leur surveillance. Supposez, par exemple, que l'Union soviétique pût trouver à un moment donné de bonnes raisons pour changer d'attitude à l'endroit de ses alliés?

Ils publièrent alors dans la *Pravda* une petite histoire câblée par le correspondant spécial de ce journal (bien que semblable rumeur n'ait jamais passé entre les mains des censeurs du Caire) racontant que les Britanniques négociaient avec de hauts fonctionnaires allemands en vue d'obtenir une paix séparée. Naturellement, aux émissions de nouvelles de Moscou, à destination du monde extérieur, on se garda bien d'ébruiter cette rumeur. Ce n'était qu'un produit pour consommation domestique.

La rumeur provoqua une explosion indignée de dénégations dans le monde occidental. Après de fortes pressions, le gouvernement russe en publia quelques-unes avec complaisance dans la *Pravda*.

Mais on avait obtenu l'effet désiré sur l'opinion publique russe. *On avait ainsi miné la bonne volonté alliée à un point où l'opinion publique pouvait être facilement aiguillée dans ce sens si le besoin survenait.*

Ils ne voyaient pas alors un tel besoin, non plus qu'ils ne le voient encore au moment où j'écris ceci. Mais ils ont maintenant la liberté d'action complète de s'engager dans l'une ou l'autre voie en ayant l'appui total de la population.

#### LES NOUVELLES EN RUSSIE

Les journaux et les documentaires russes ne publient que peu de nouvelles du monde extérieur, et jamais la moindre chose de nature à provoquer du mécontentement à l'endroit du parti ou du niveau de vie de l'Union soviétique. Parfois, on se trompe un petit peu. Par exemple, les documentaires soviets, qui se spécialisent dans la description des grèves ou d'autres désordres dans les pays occidentaux, montèrent en épingle les rixes de races de Détroit, y compris la photographie frappante de la fessée qu'on donnait à un Nègre. D'après les correspondants américains qui assistaient à cette représentation, cette scène eut un effet électrique sur l'auditoire soviétique. Quelques Russes se levèrent même. « Regardez, criaient-ils, en la montrant du doigt, quelle belle paire de souliers a le Nègre ! »

Bien rarement les autorités accordent droit d'entrée en Russie à quelque livre ou à quelque film de nature à donner une peinture fidèle de la vie américaine et du niveau de vie moyen des Américains. Il est vrai que les intellectuels ont lu *The Grapes of Wrath* et en ont apprécié l'art. Le film qu'on en a tiré, s'il y était représenté, ne pourrait que dérouter le citoyen moyen de l'Union soviétique. La famille Joad du roman ne saurait être un sujet de pitié à cause de ses vêtements — qui, si ce n'était de leur coupe américaine, ne seraient pas remarquables dans une foule de Moscou.

Mais voici une famille qui, n'étant pas satisfaite de ses conditions de vie, part sans en souffler mot à personne et parcourt 1.000 milles à la recherche d'un meilleur gagne-pain sans obtenir de permis de voyage. Où est la NKVD ? Pourquoi ne les arrête-t-on pas ? En Russie, chacune de ces offenses est passible d'une sentence de cinq ans. Sans doute, la grand'mère meurt en cours de route, et, naturellement, la dénutrition est cause de sa mort, mais cela n'est pas rare en Russie soviétique, non plus que ses funérailles plus rudimentaires et son tombeau plus nu que ceux des cimetières soviétiques.

Et par-dessus tout, où les Joad se procurent-ils leur voiture ? Puisqu'elle est

démodée, il est évident qu'elle ne vient pas du trust de l'automobile du Kremlin, mais le fait qu'elle marche quand même démontre qu'elle a dû appartenir au contre-maitre d'une importante manufacture qui ne l'utilisait que pour ses voyages d'affaires.

Cette famille de mécontents insoumis éveillerait peu de sympathie en Union soviétique, et le seul dénouement heureux possible pour les Russes serait qu'un de ces jeunes garçons s' enrôle dans les Kon-somols (Ligue des jeunes communistes) en dehors de la Californie et rapporte les autres au reste de la tribu. Alors, la NKVD leur donnerait la chasse — et après d'excitantes scènes, les rattraperait et les liquiderait au pied de la statue de Staline.

#### LES MEILLEURS FILMS AMÉRICAINS SONT TABOUS

Avec toutes ces difficultés, peu de films américains sont montrés à Moscou et on les choisit avec le plus grand soin. Les bandes américaines les mieux connues sont *Gold Rush* et *T e Dictator* de Chaplin, les films de patinage de Sonja Henie et *One Hund ed Men and a Girl* de Deanna Durbin (après qu'on eut écrit les sous-titres russes de façon à montrer l'exploitation des prolétaires).

Lorsque j'étais à Moscou, les films étrangers les plus populaires étaient *Jungle* et *T'ief of Bagdad*. Tous deux firent salles comblées, car ils sont tournés avec l'habileté coutumière. Mais puisque l'action du premier se passe dans un village hindou, et celle du second, dans la ville médiévale de Bagdad, ni l'un ni l'autre ne décrivent la vie normale du monde occidental, et ainsi on les tient pour saufs.

Tous les pays ont tendance à faire montre de leurs propres exploits militaires et à négliger ceux de leurs alliés, et sur ce point, les Etats-Unis ne sont pas sans péché. Mais, c'est évident, textes, cartes et photographies dans les journaux et les documentaires américains rapportent bien les avancées de l'armée russe.

L'Union soviétique, au contraire, ne montre presque jamais de photographies des fronts étrangers dans ses théâtres populaires. Au moment des débarquements anglo-américains en Normandie, nous envoyâmes les premiers films à Moscou. C'étaient des descriptions dramatiques de flottes gigantesques qui prenaient position, de soldats américains et britanniques fauchés par la mitraille sur les grèves.

On les montra à l'intelligentsia et aux hauts officiers de l'armée rouge, qui pouvaient trouver un élément d'intérêt technique dans la manière dont nous procédions aux opérations de débarquement, mais on se garda bien de les laisser voir au grand

public. Pareillement, les documentaires russes n'ont presque rien donné sur la campagne du désert de Libye, sur les débarquements en Afrique du Nord, sur les campagnes de Tunisie, de Sicile et d'Italie, ou sur la guerre maritime dans le Pacifique et l'Atlantique. La *Pravda* et l'*Izvestia* ont résumé ces campagnes en quelques lignes.

#### NOUVELLES À SENS UNIQUE

Résultat: le Russe moyen croit fermement que son gouvernement a porté jusqu'à tout récemment, non pas la plus grosse partie, mais tout le fardeau de la guerre. Et il convient, pour les chefs soviets, qu'il continue de le croire.

De temps en temps, Staline fait des déclarations positives et généreuses à l'endroit de ses alliés. Assez récemment, il a prédit que le territoire soviétique serait bientôt débarrassé de ses envahisseurs et que les armées pourraient alors poursuivre la bête fasciste et l'étouffer dans son repaire. Il ajouta que cela serait impossible sans les efforts concertés de tous les Alliés.

• Naturellement, cela fut publié dans la *Pravda*, mais la généralité des lecteurs russes, accablés de leurs problèmes de guerre personnels, saturés de nouvelles de l'armée rouge et tout à fait ignorants de l'ampleur de l'effort anglo-américain, tant sur mer et dans l'air que sur terre, jugèrent cette déclaration comme une espèce de formalité que tous les hommes d'Etat remplissent à l'occasion.

Aujourd'hui: autre grand dîner auquel Eric, Joyce et moi-même sommes invités. Il est donné par Molotov, pour célébrer l'anniversaire de notre prêt-bail avec l'Angleterre, et les invités d'honneur sont les ambassadeurs britannique et américain. Je suis voisin d'un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères et comme nous nous asseyons, je dis, en badinant, à la vue des rangées luisantes de fourchettes et de cuillers, que je ne sais guère lesquelles choisir d'abord.

Mon voisin prend ce badinage avec un grand sérieux. « En Union soviétique, explique-t-il avec pondération, nous suivons l'étiquette anglaise — en commençant par celles qui sont le plus éloignées du couvert » et il me donne sur-le-champ une démonstration.

Ce sont des gens extrêmement formalistes, non pas parce qu'ils sont communistes, mais parce qu'ils sont Russes. Ils peuvent se fier de l'usage du papier hygiénique, mais lorsqu'ils se lancent dans une *shebang* officielle, tout doit se passer conformément à l'étiquette. Il n'est pas étonnant qu'ils se soient offensés quand

Winston Churchill, ayant visité Moscou pendant des raids aériens, assista à un banquet donné en son honneur par Staline dans son costume de garde civil. Un grand-duc tsariste aurait pu comprendre cela, mais non pas ces ardents socialistes.

Russes: ils doivent être peu méticuleux; communistes: ils vont jusqu'à s'inquiéter de la disposition des fourchettes.

Pendant les toasts de bonne entente, Molotov donne une foule de nouvelles: il nous dit qu'aujourd'hui même ils déclenchent une offensive coordonnée avec le débarquement anglo-américain en Normandie. Un général allié se lève vivement et, dans un toast, exprime sa gratitude pour cette offensive russe, qui, dit-il, « fut promise d'une façon spéciale à la conférence de Téhéran ».

Dans la gigantesque avance actuelle en direction de Varsovie et de la Prusse orientale, personne ne peut dire que les Russes n'ont pas tenu leurs engagements. Car ils épuisent leurs réserves d'hommes, ils jettent dans la bataille blessés de guerre, demi-invalides et adolescents. Leurs sacrifices en hommes ont été horribles. Derrière le front, vous ne voyez pas un jeune homme qui ne soit en uniforme ou qui ne boite, si ce n'est quelques fonctionnaires de la haute administration. Aux établis des usines, vous ne trouvez pas d'hommes entre 16 et 40 ans.

Après le dîner de Molotov, nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre les correspondants étrangers au courant de cette attaque. Comme elle était déclenchée, ils la transmirent aux télégraphistes. Les censeurs l'arrêtèrent. Personne n'en mit en doute la véracité, mais ceux-ci déclarèrent qu'ils ne pouvaient la laisser passer, car elle n'avait pas encore paru dans la *Pravda*. C'est un règlement de la censure russe que rien n'est officiellement vrai tant qu'il n'a pas paru dans un journal russe. Ainsi, le reporter américain qui décide de *scooper* la presse russe perd son temps.

A l'étranger, les Russes ont la réputation d'être un peuple promiscue. C'est une histoire sans fondement, qui s'accrédita au temps de la révolution, quand le parti bolcheviste dénonça la fidélité conjugale comme une coutume bourgeoise et proclama cette nouvelle liberté en même temps que l'avortement légalisé et le divorce par correspondance. Mais, à cette époque, cette histoire était allongée, car, si on pouvait obtenir le divorce (et quelques individus en obtinrent à la douzaine), le pourcentage des divorces était plus élevé aux Etats-Unis qu'en Russie.

Aujourd'hui, le divorce est difficile à obtenir et l'avortement est illégal. La promiscuité est politiquement démodée...

## LA CHIRURGIE RUSSE

Ce fut une erreur de ma part de passer une journée à l'hôtel Métropole à causer avec les correspondants, car Eric et Joyce faisaient pendant ce temps un voyage intéressant. Ils visitèrent un grand hôpital militaire, dont toute une section était réservée au traitement des blessures aux organes génitaux. Dans ce domaine, les Russes ont mis à point une excellente technique chirurgicale...

Mais comme ces blessures sont plutôt rares, le nombre imposant des blessés qui suivirent ce traitement donne une idée des pertes de l'Union soviétique. La chirurgie ne se développe que par la pratique, et cette boucherie insensée a fourni aux médecins russes un si grand nombre de ces cas rares que, dans cette opération, ils surpassent tout le monde.

Les blessures de ce genre sont rares dans les corps de tanks et peu communes dans l'aviation. Elles se rencontrent plus fréquemment dans l'infanterie, où des masses d'hommes doivent quitter tout abri pour s'élancer contre les positions de l'ennemi. L'épine dorsale d'une armée, c'est son infanterie — et cela est vrai surtout de l'armée rouge.

Si les médecins russes ont libre accès aux hôpitaux alliés sur les fronts occidentaux, il est plus difficile pour les médecins alliés de visiter les hôpitaux de campagne russes. Cela ne dépend pas entièrement de la susceptibilité traditionnelle russe à l'endroit des étrangers. Ils sont fiers, et ils dissimulent leurs faiblesses.

La médecine n'a pas atteint en Russie soviétique le développement qu'on lui connaît dans les pays occidentaux. Les Russes font grand état de leurs découvertes dans les branches les plus spectaculaires de la recherche médicale, mais là-dessous ils cachent la situation déplorable du médecin russe qui, en général, possède moins d'expérience qu'une bonne garde-malade. Ainsi, quand on refuse la permission de visiter un hôpital russe — grâce à la méthode soviétique des délais et des remises — on n'y doit chercher qu'une seule raison véritable: les Russes savent que l'étranger n'y apprendrait rien de neuf, si ce n'est l'état rudimentaire de leur équipement. Car la pauvreté générale du pays s'étend aussi à la médecine.

Cette pauvreté en ressources et en pratique qu'on remarque dans l'ensemble est obscure par un nuage épais de propagande en faveur des découvertes techniques. Dernièrement, on a proclamé que Burdenko, un de leurs plus savants médecins, avait mis à point une technique pour changer et conserver les nerfs vivants. Ainsi, on pourrait après remplacer les nerfs détruits dans les

membres paralysés. Aussitôt, le monde médical tout entier s'intéressa à cette découverte. Mais la méthode russe était un secret militaire. La véritable raison de ce refus, c'était peut-être que cette technique n'en était encore qu'à un stage d'expérimentation, d'où elle n'émergera peut-être jamais. Après tout, la réclame médicale prématurée n'est sûrement pas un monopole marxiste.

## ON Y TOLÈRE MAINTENANT L'ÉGLISE

Nous nous en retournons à notre hôtel quand, soudain, Eric dit: « Kirilov, faites arrêter la voiture; j'aimerais entrer dans cette église pour la visiter. Nous n'en avons jamais vu une, vous savez. » Nous y entrâmes et, sur les entrefaites, nous vîmes un vieillard qui commençait à mettre de petits lustres en veilleuse. Kirilov nous dit que l'homme en était le gardien et qu'il nous ferait visiter les lieux. D'un côté de l'autel principal du chœur, une douzaine de femmes d'âge moyen étaient assises en cercle sur des chaises pliantes. Elles continuèrent leurs dévotions sans nous porter d'attention particulière. Je m'attendais à trouver l'église déserte, à l'exception peut-être de quelques vieilles femmes déguepillées et superstitieuses. Mais ces personnes ne paraissaient pas vieilles et étaient bien mises. Sans doute, elles-mêmes ou leurs maris devaient-ils remplir des fonctions d'une certaine importance — ingénieurs, professionnels ou administrateurs de deuxième ordre. Elles ne paraissaient aucunement redouter de faire tort à leurs maris en allant à l'église. Kirilov et nos autres compagnons russes représentaient un parti et un gouvernement qui avaient vigoureusement combattu l'Église, mais ces femmes ne semblaient pas avoir peur. Elles ne paraissaient nullement dans la gêne.

Des observateurs entraînés m'ont dit que les membres du parti communiste continuent de mépriser personnellement la religion et toutes ses œuvres. Ils regardent les dogmes de la rémission des péchés et de l'immortalité de l'âme comme des superstitions enfantines semblables à la chiromancie. Il est fort improbable que l'adepte de ces croyances soit considéré comme apte à devenir membre du parti, seule voie qui conduise au pouvoir en Russie.

Après la révolution de 1917, la plupart des chefs de l'Église orthodoxe émigrèrent dans les Balkans et Hitler — cela entraînait dans ses plans d'invasion de l'Union soviétique — s'empara de cette réalité historique. Il établit dix-neuf églises orthodoxes à Berlin, y compris une cathédrale, et leur affecta des millions de reichmarks. Après l'invasion de la France, il commanda de la soie afin d'en faire confectionner des vêtements religieux. Lorsque ses armées pénétrèrent en Russie, il se proclama le protec-

teur de l'Eglise russe. Chaque quartier-maître de l'armée allemande apportait une provision de ces vêtements et de vases sacrés. Partout en Ukraine, les églises rouvrirent leurs portes.

Lorsque les communistes abandonnèrent leur propagande antireligieuse et suspendirent l'organe officiel de la société des sans-Dieu à cause du « manque de papier », leurs adversaires de l'extérieur persistèrent à dire que cette attitude n'avait pour but que d'impressionner favorablement les étrangers.

Ces critiques étaient inexactes. Le parti avait d'excellentes raisons domestiques de modifier sa politique. Car la propagande religieuse des Allemands remportait du succès en Ukraine; cela se chuchotait même par toute la Russie. Non seulement elle était populaire chez les personnes âgées, mais bien des jeunes se joignaient aux Allemands. En réponse à cette propagande allemande en Ukraine, Staline eut une entrevue avec trois dignitaires de l'Eglise orthodoxe russe, et le 4 septembre 1943, il y eut réconciliation formelle. L'Eglise obtint sa place au conseil des Commissaires du peuple.

Le parti bolchéviste se sent maintenant assez fort pour tolérer et même reconnaître l'Eglise. Les patriarches ont accordé leur appui loyal à la guerre. Le principal motif de l'opposition primitive du parti provenait de ce que, pendant les générations précédentes, l'Eglise avait prêché une obéissance incontestable aux tsars. Le parti n'avait pas prévu le cas où une Eglise patriote et nationaliste pourrait être utile à son régime comme elle l'avait été à la dynastie des Romanov.

Bien que l'Eglise soit reconnue et tolérée, elle ne reçoit aucun encouragement officiel. Le parti se rend compte que la nouvelle politique est bien vue à l'étranger et raffermi en Angleterre et en Amérique sa propre position et celle de ses amis dans ces pays. En conséquence, il encourage tous les reportages et tous les films qui illustrent le nouvel état de choses.

Le parti s'est réjoui lorsque le métropolitain Benjamin a dit devant un auditoire canadien que la séparation de l'Eglise et de l'Etat en Russie n'était pas plus rigoureuse que dans n'importe quel autre pays démocratique. Naturellement, de pareilles déclarations ne paraissent jamais dans la presse russe. Marx n'a-t-il pas défini la religion: « l'opium du peuple »? L'attitude du parti serait actuellement à peu près la suivante: « Si le peuple veut encore de l'opium, pourquoi ne lui en donnerions-nous pas un peu? Nous sommes forts maintenant, et aujourd'hui l'Eglise est patriote. »

On peut trouver, cependant, des vestiges de son attitude antérieure à l'endroit de l'Eglise dans les taux d'électricité. Un magasin d'Etat ne paie que 1.16 kopeck par kilowatt pour le courant; il en coûte 5.5 kopecks à un particulier et 41 kopecks à une église.

Aujourd'hui, visite d'une manufacture où des jeunes filles tournent et assemblent les pièces d'un petit moteur électrique. Eric dit que c'est un modèle standard qui se vend \$55 pièce aux Etats-Unis. Il le sait, car, à son usine de Spokane, il fabrique des accessoires électriques.

Deux cent cinquante travaillent dans ce département et elles fabriquent quatre cents moteurs par mois. Une opération arithmétique peu compliquée nous apprend que, d'après le prix de vente américain, cela fait un total de \$22,000 par mois. Si cette somme était partagée entre les deux cent cinquante monteuses, chacune recevrait \$88 par mois — ce qui équivaut presque exactement à leurs salaires au taux du pouvoir d'achat actuel du rouble. Mais alors il ne reste rien pour l'administration générale de l'entreprise, ni pour le traitement de ses administrateurs, ni pour l'achat du fil et des autres pièces métalliques, car les ouvriers de ce département ne font que le montage.

Naturellement, si cette usine veut réaliser un profit, on le vendra au moins le double de ce qu'il coûte aux Etats-Unis. Et cela à cause de l'inefficacité des méthodes de production soviétiques. Une ouvrière ne fabrique que 1.6 moteur par mois. Maladministration ou incapacité professionnelle? Quelle que soit la réponse, il en est ainsi dans presque toutes les usines soviétiques que nous visitons.

#### ILS NE COMPRENNENT PAS LA LIBERTÉ

Ce soir, Popkov, de Léninegrad, importante figure dans l'organisation du parti communiste dans la région, donne un banquet en l'honneur d'Eric.

Notre hôte exprime l'opinion qu'il est une chose, entre autres, qu'il ne parvient pas à comprendre dans la vie américaine. C'est la suivante: nous faisons une guerre commune; cependant, vous laissez exister une presse fasciste aux Etats-Unis; elle est ouvertement fasciste parce qu'elle critique fréquemment la Russie. Pourquoi laisserions-nous critiquer la Russie et son chef en Amérique?

Je répondis que peut-être je pouvais éclaircir ce point, parce que je n'étais pas un homme d'affaires, mais parce que je dirigeais moi-même un journal et que je pouvais parler au nom de la presse. Les Etats-Unis sont un pays libre. Ils possèdent une presse libre. Et pendant que la plupart

d'entre nous appuient notre président et la Russie, tous, nous combattons quiconque essaie de faire taire la critique à leur endroit. Car un pays où la critique est morte n'est pas libre. Ce droit de critique, dis-je, c'est la plus importante des libertés pour lesquelles nous combattons actuellement.

C'est alors qu'il se produit un incident bizarre. Quelques-uns des garçons de table de Popkov étaient des vieux de la vieille — des types dans la cinquantaine et la soixantaine. Ils souriaient et penchaient la tête en signe d'approbation. Un homme — c'était peut-être un ancien architecte — leva même les mains et était prêt à applaudir. Mais il regarda Popkov et n'applaudit pas.

A ce moment, Joyce dit que dans un pays libre on critique toujours ses amis. Nous avons appuyé les Britanniques et nous les avons toujours critiqués depuis le commencement de cette guerre en 1939, et nous ne voyions pas pourquoi nous n'aurions pu agir de même à l'égard de la Russie.

Alors, Eric se leva et arrangea les choses facilement — liberté de la presse, Russie, Angleterre et même Popkov, qui était resté un tantinet interloqué et qui, maintenant, disait que cette liberté de critique était une chose très intéressante. Il exprima le vœu que nous ne nous offusquions pas de ce que lui-même se soit servi parfois de cette liberté américaine pour critiquer les Etats-Unis.

Je répondis que cela ne nous était nullement désagréable, que nous jouissions amplement de cette liberté aux Etats-Unis et que, si un jour il venait nous visiter, il se trouverait libre de critiquer notre chef, notre gouvernement et tout.

#### LA CENSURE EN RUSSIE

De tout le monde civilisé, c'est la Russie qui a la plus rigide censure politique. J'eus ma première expérience avec le censeur quand je lui soumis un reportage sur ma visite à Leningrad dans lequel se trouvait la phrase suivante: « Les Finlandais combattent rudement pour conserver Viipuri, qui, avant 1939, était la deuxième ville de la Finlande. » Le censeur coupa les mots en italique. Cependant, ils ne contiennent aucune information militaire — rien qui ne soit dans la géographie élémentaire.

Les journalistes étrangers m'expliquent alors les raisons qui motivent cette coupure dans mon texte. Lorsque l'Union soviétique réclame un territoire, il n'est pas permis de dire que ce territoire appartenait autrefois à une autre nation. Par exemple, les Etats baltes — l'Esthonie, la Lithuanie, la Lettonie — font maintenant partie de l'Union soviétique, et, dans des messages

transmis de Moscou, impossible de faire allusion à l'indépendance antérieure de ces républiques.

Vous ne pouvez discuter avec les censeurs, ni faire valoir vos raisons, non plus qu'ils vous donnent les leurs quand ils vous remettent un message mutilé. Leur réponse est invariable: « Inutile de discuter ceci avec nous. C'est décidé. »

La censure, naturellement, exclut tout ce qui peut présenter au monde extérieur sous un jour défavorable la situation en Russie. Un correspondant ne peut donner la quantité de la ration de pain ou de viande accordée à chaque citoyen. Impossible aussi de signaler la distribution de rations spéciales aux classes privilégiées. Il ne peut pas dire, non plus, qu'en dehors de cette maigre ration, les prix des nécessités de la vie vendues sur le marché public sont très boursoufflés, qu'ils dépassent même tout ce qu'on peut imaginer sur le marché noir américain.

De même, les autorités cachent avec soin le nombre exact des centaines de milliers d'habitants de Leningrad qui sont morts de faim pendant le siège de cette ville. Résultat: le monde connaît peu les sacrifices du peuple russe.

Un petit fonctionnaire du bureau des censeurs coupera parfois tout un paragraphe dans le reportage d'un journaliste d'expérience, en disant qu'il l'a trouvé « plat », ou « peu important ».

Les correspondants ne s'inquiéteraient pas des tristes conditions de vie en Russie pendant la guerre, s'ils n'étaient pas traités comme des espions à peine tolérés — coupés de tout contact humain véritable avec une population qu'ils admirent, emprisonnés dans la discipline de collège de l'hôtel Métropole, ne pouvant converser qu'entre eux ou avec la petite colonie diplomatique, ne lisant que les journaux russes contrôlés et voyant leur travail quotidien gâché par une censure politique rigide appliquée souvent par des esprits bornés.

Si les correspondants ne peuvent jamais voir le front, on les amène parfois en groupe visiter les villes récemment libérées ou la zone des quartiers généraux. Ils sont toujours accompagnés d'un assistant-censeur, dont l'un des devoirs est de vérifier tout ce qui se produit. Si le censeur n'a pas connaissance de tel incident pendant le voyage, on ne permet pas aux reporters de le narrer. *Cela n'est pas arrivé.* Même dans les nouvelles ordinaires de Moscou, le crayon bleu du censeur barre tout ce qui n'a pas paru au préalable dans la presse russe. Pas de *scoop* ni de reportages exclusifs. Un reporter peut travailler des semaines pour amasser les matériaux nécessaires à la rédaction d'un article uniquement pour le voir rayé parce

qu'il n'a pas paru dans la *Pravda*. Ils considèrent son activité indépendante voisine de l'espionnage.

#### FORCE ET FAIBLESSES MILITAIRES

Les Américains s'étonnent fréquemment de voir que l'armée rouge avait tenu le coup quand les Allemands attaquèrent la Russie, et ont l'impression que ses exploits furent un miracle.

L'armée rouge est bonne. Les Russes font de bons soldats. Ils sont bien disciplinés, commandés avec compétence, pourvus de bons fusils et d'une artillerie lourde considérable qu'ils utilisent avec habileté. Mais considérons les statistiques.

Les soldats doivent être jeunes, et la puissance militaire de toute nation dépend, non de sa population totale, mais de la proportion des jeunes gens entre quinze et vingt-cinq ans. A cause de la population énorme et du taux de naissance élevé de l'Union soviétique, deux millions d'adolescents atteignent chaque année l'âge de dix-huit ans, comparativement à cinq cent mille Allemands seulement — quatre contre un, par conséquent.

En ne considérant que les effectifs militaires, le miracle, c'est qu'un seul soldat allemand ait pu mettre le pied sur le sol russe. Ils réussirent à avancer jusque dans les banlieues de Moscou et de Léningrad et à pénétrer jusqu'au Caucase (à 1,500 milles de Berlin), non seulement par suite de la faiblesse technique de la Russie et de la désorganisation de son développement industriel, mais aussi à cause du petit nombre d'officiers expérimentés de l'armée rouge. Au début, son aviation, par exemple, ne pouvait se comparer à celle des Allemands; aussi fut-elle en grande partie abattue pendant les premières semaines de combat.

Les pilotes russes comptent parmi les meilleurs du monde, mais la Russie n'a pas la technique industrielle nécessaire pour fabriquer de bons avions. Les bombardiers à long rayon d'action tels que les Lancasters britanniques, les Forteresses et les Liberators américains exigent une organisation industrielle de première valeur pour la fabrication en série. C'est pourquoi on n'en trouve presque pas dans l'aviation rouge.

Les directeurs de la production aéronautique russe, en présence de la pénurie de matériaux de base tels que l'aluminium, et du peu d'habileté technique de l'industrie, ont concentré leurs efforts sur la production des Stormviks, avions de bombardement lents et à basse altitude. Etant donné que ces petits démolisseurs de tanks opèrent au niveau de la cime des arbres, les chasseurs soviétiques qui les protègent requièrent moins de résistance.

Des dix mille avions que les Etats-Unis ont fournis à l'Union soviétique, les Russes préférèrent le Bell Airacobra, qui est un avion à basse altitude semblable aux Stormviks, destiné à coopérer avec les armées de terre.

Les objectifs soviets à l'intérieur du champ d'action des bombardiers allemands comptent, pour se défendre, sur le feu des batteries antiavions. Cependant, comme ils manquent de *radars* pour diriger leur feu, les canonnières ne peuvent tirer qu'en se fiant sur le son. Conséquence: cette indication problématique ne donne pas l'endroit où se trouve le bombardier, mais l'endroit où il était il y a quelques secondes. Alors, pour être efficace, le tir des batteries doit être continué, ce qui est extrêmement coûteux.

Mais, au milieu de l'année 1944, la supériorité allemande en armements modernes se trouvait sensiblement réduite par les trois facteurs suivants: l'industrie russe de l'autre côté des monts Ourals avait fait des progrès remarquables dans la fabrication des tanks et de l'artillerie; les usines allemandes voyaient leur production se ralentir sous les coups redoublés de l'aviation anglo-américaine; enfin, la Russie avait alors reçu des Etats-Unis, en vertu du prêt-bail, une aide équivalente à 5,750 millions de dollars: soit 10,000 avions, 40,000 jeeps, 210,000 camions et de la machine-outil pour une valeur de 225 millions de dollars. Sans ces camions, par exemple, les Russes n'auraient jamais pu donner suite à leur grande victoire de Stalingrad en 1943. Repousser l'ennemi sans pouvoir le poursuivre n'est guère utile. Sans les camions américains, l'armée rouge serait encore empêtrée dans les marécages sans fond de l'Ukraine.

Les hauts fonctionnaires russes ne sous-estiment pas la valeur de l'aide américaine. Si les autres ne semblent pas l'apprécier à sa juste mesure, c'est que, en dépit de vigoureuses protestations, comme celles de l'amiral Standley, par exemple, on ne leur en n'a pas montré l'étendue.

Ainsi, les correspondants de Moscou racontent un voyage dans un territoire reconquis au cours duquel ils étaient escortés par un lieutenant de l'armée rouge. Ils virent un jeep renversé dans un fossé. La Russie ne fabrique pas de voiture comparable à celle-ci, et un grand nombre de ces jeeps furent envoyés en Union soviétique grâce au prêt-bail. On y avait même imprimé au pochoir à Détroit des instructions en langue russe.

« Est-ce un jeep américain ou allemand? » demanda un correspondant.

« Ni l'un ni l'autre, répondit fièrement le lieutenant, c'est un russe. Vos jeeps américains sont trop légers pour être utilisables sur les routes du front — 5,000 kilomètres et ils tombent en morceaux. Ici, nous n'employons que des jeeps russes. »

Les pertes russes ont été élevées, et, pendant l'été 1944, à peu près tous les hommes de seize à quarante ans portaient l'uniforme, sauf quelques techniciens et quelques hommes-clés. Néanmoins, quand commença l'offensive anglo-américaine en France, le gouvernement soviétique resta loyal à l'accord de Téhéran par lequel il s'engageait à déclencher une attaque à l'est. Pour ce faire, les Russes durent envoyer au front les hommes qui avaient reçu leur exeat à la suite de blessures ou que l'armée avait d'abord refusés à cause de difformités physiques. Mais le gouvernement soviétique tint parole.

#### RATIONNEMENT ET MARCHÉ « LIBRE »

Je viens tout juste de marchander le prix de certains aliments dans les magasins étatisés de Moscou et au marché libre sans contrôle. Enfin, je comprends comment ce peuple se nourrit et je sais ce qu'il mange.

Aux Etats-Unis, un ouvrier qui a perdu ses carnets de rationnement peut vivre largement avec des aliments non rationnés — lait, œufs, poisson, volaille, pain, fruits et légumes. Dans l'Union soviétique, tout ce qui a une quelconque valeur nutritive est rigoureusement rationné ou impossible à obtenir, si ce n'est à des prix fantastiques.

Il y a plusieurs catégories de rationnement correspondant aux différentes couches du régime de castes soviétique. L'armée rouge est très bien nourrie, surtout au front. Les officiers soviétiques ont cinquante pour cent d'escompte aux magasins « commerciaux ». Le Kremlin est copieusement ravitaillé grâce à son propre commissaire. Les étrangers ont une table semblable à celle des bolchévistes de la haute. Ils ont de copieuses rations de viande et de pain, peuvent se procurer quatre chopines de vodka par mois, et ainsi de suite. Les écrivains, les acteurs, les chanteurs, les musiciens et les autres artistes sont aussi placés dans une catégorie spéciale non seulement pour la nourriture, mais aussi pour le vêtement et l'habitation.

A Moscou, un ouvrier de guerre de première classe reçoit, par exemple, une ration de pain de six cents grammes par jour — ce qui est plus qu'une livre. Un ouvrier de deuxième classe en reçoit cinq cents grammes, un commis de bureau (non pas un administrateur), quatre cents et les dépendants (vieillards, enfants, impotents), trois cents grammes.

L'employée d'une usine de guerre qui dépasse son quota de production gagne environ 1,000 roubles par mois; au taux d'échange diplomatique privilégié dont je jouis, cela fait \$80. Mais ce qu'elle peut se procurer avec ses carnets de rationnement

est si peu considérable qu'elle ne peut pas dépasser plus de \$6.50 par mois en aliments rationnés.

La ration alimentaire qu'elle peut acheter à l'épicerie qu'on lui a assignée lui fournit environ les neuf dixièmes de ce qui lui est nécessaire pour pouvoir travailler. Pour l'autre dixième et pour les douceurs qu'elle désire, elle doit chercher ailleurs. Le premier endroit: c'est le marché libre, ou Rynok, où les fermiers vendent leurs produits.

Le fermier vit sur une propriété collective, ou ferme d'Etat, où il fait sa part de travail commun. Au plus bas prix possible, l'Etat achète les neuf dixièmes de sa production. Le reste est distribué parmi les fermiers, qui sont libres de le consommer ou de l'apporter à la ville et de le vendre sur le marché libre au plus haut enchérisseur.

Aux Etats-Unis, les commerçants paient le surplus des campagnes en camions, achètent le surplus des denrées pour les revendre dans les villes. En Union soviétique, s'ils agissaient ainsi, le fermier et le commerçant seraient passibles de cinq ans d'emprisonnement, parce que c'est là de l'« exploitation », car le commerçant espère revendre ce qu'il achète avec profit et il est coupable d'exploiter à la fois le fermier et l'acheteur. Pour éviter ce crime, le fermier soviétique doit atteler et se rendre au marché, où il vend personnellement le surplus de sa production, et la ménagère doit prendre le subway pour aller acheter ce dont elle a besoin.

Le Rynok central de Moscou est un grand pavillon semblable au marché d'une petite ville américaine. Je transpose en dollars et en cents américains le prix des denrées en roubles afin de montrer ce qu'obtient pour son argent l'ouvrière de guerre russe.

Elle peut acheter tous les œufs qu'elle désire à \$13.10 la douzaine. Elle peut probablement apporter autant de pain qu'elle veut si elle consent à le payer \$5.67 la livre. Voici de l'agneau (ou peut-être de l'oie), un bon marché à \$11.34 la livre — plus de la moitié de son sa aire hebdomadaire. Les pains de sucre de betterave se vendent 80 sous la livre; le miel \$15.

Une vieille fermière demande \$18 pour quatre gigots et une tête de veau dont on n'a pas même pris la peine d'enlever la peau et les yeux autour desquels les mouches se collent. Les pommes de terre se vendent \$1.05 la livre.

La foule fait la queue pour acheter du lait à \$2.65 la pinte. Ces gens n'en peuvent guère obtenir plus d'un verre à la fois. Est-il inspecté? Qui sait? En tout cas, la plupart des consommateurs le viennent quérir dans des boîtes de fer-blanc de provenance américaine.

Cependant, souvenons-nous toujours que le prix de ces aliments est exceptionnel: notre ouvrière de guerre soviétique, dont les gages moyens sont de \$80 par mois, a déjà obtenu au magasin d'Etat, grâce à ses coupons de rationnement, environ les neuf dixièmes de ce dont elle a besoin, et cela pour la somme de \$6.50 environ.

Dans une cour, une jeune fille vend des bas — usagés mais soigneusement raccommodés. Elle demande \$6.25 la paire pour les bas de coton, et \$25 pour les bas de rayonne. Un homme offre une paire de souliers usagés mais encore durables pour 1,000 roubles — la valeur des gages mensuels de notre ouvrière. Si elle veut une nouvelle paire de souliers de bal, il lui en coûtera \$333.33 la paire...

#### LE MARCHÉ NOIR DU GOUVERNEMENT

Le gros problème du gouvernement soviétique était à peu près le même que le nôtre: pendant la guerre, le peuple voulait avoir des gages plus élevés, mais il n'y avait aucune occasion de dépenser l'argent. Nous l'avons résolu en lui vendant des bons de la victoire de telle sorte que, au lendemain de la guerre, quand l'industrie reviendra à des conditions normales, il puisse vendre ses bons et acheter ce dont il aura besoin à des prix raisonnables.

Mais, en Russie, aussi longtemps qu'un homme dépend des salaires de l'Etat, il vit au jour le jour et il est facile de contrôler son pouvoir d'achat. Par exemple, il ne peut acheter un radio que lorsque le gouvernement est consentant à lui en laisser acheter un. Et les premiers appareils mis en vente iront à ceux à qui il juge à propos d'en laisser acheter. Naturellement, il se vend des bons de guerre en Russie. Plusieurs portent intérêt. Cependant les soviets restent sceptiques, car l'homme qui les détient possède un pouvoir d'achat que l'Etat ne peut pas contrôler.

Pour contrecarrer la thésaurisation des gages, le gouvernement soviétique, en avril 1944, a rouvert les « magasins commerciaux ». Là, on vous vendra presque tout le superflu désiré tant en victuailles qu'en vêtements, à peu près aux prix du marché libre d'où j'arrive et sans exiger vos coupons de rationnement.

En termes américains, le gouvernement soviétique tient son propre marché noir comme monopole d'Etat afin de soutenir aux ouvriers le surplus de leurs gages de guerre. Au retour de la paix, on espère que la majeure partie de l'épargne des salariés sera aux mains de l'Etat (qui ne sera pas obligé de la leur rembourser, comme notre gouvernement doit racheter les bons de guerre des ouvriers américains) et ils reviendront au régime du jour le jour, car ils dépendront d'un salaire contrôlé.

Arrêtons-nous à l'un de ces magasins commerciaux contrôlés par le gouvernement en compagnie de notre salarié de \$20 par semaine qui jette un coup d'œil observateur sur les marchandises et leurs prix. Le gouvernement vendra son bologne le plus commun \$13.20 la livre, et son bacon, \$24.57; un poulet habillé, \$13.29 la livre et le bœuf, de la qualité du bœuf à soupe aux Etats-Unis, \$13.62; les œufs frais, \$1.25 l'œuf; une chopine de crème, \$8; le fromage suisse, \$20 la livre

A l'extérieur, tout autour de l'immeuble, se déploie toute une longue file d'ouvrières de guerre en vêtements râpés impatientes de faire leurs emplettes. A l'intérieur, une autre file radie du bureau du caissier. Il faut une bonne partie de la journée pour parvenir à y entrer, y acheter quelques articles et en ressortir. Car il n'y a que vingt magasins commerciaux dans Moscou.

Un étranger s'étonne que le peuple ne proteste pas quand le gouvernement lui-même tient le marché noir. Au contraire, il semble content de pouvoir y faire ses emplettes et considère l'ouverture d'une nouvelle succursale parmi les bienfaits de cette société.

#### L'ÉPARGNE EST UN MAL

« Ce gouvernement craint l'épargne, me dit l'Américain qui me sert de cicerone. Les véritables récompenses en ce pays ne se donnent pas en roubles. Si vous appartenez à la classe privilégiée, on vous permet d'acheter à des magasins qui sont fermés au reste de la population. Vous recevez des médailles et des décorations. Quelques-unes vous permettent de voyager gratuitement sur les trains ou ouvrent les portes de l'université à vos fils sans qu'il vous en coûte rien. Dans les manufactures qui dépassent leur quota de production, on vous récompense avec des billets pour l'opéra ou l'on vous accorde le privilège d'acheter du superflu à un prix grandement réduit. L'argent est une chose secondaire. Les autorités le craignent et redoutent qu'il s'accumule en de grandes fortunes qui détruisent leur système.

« A cause de leur éducation, les Russes ne peuvent comprendre notre système. Si vous essayez de leur expliquer que nous contrôlons les grandes fortunes par l'imposition de droits successoraux, ils ne vous croient pas, parce qu'on leur a enseigné dans leurs manuels que pareille chose ne peut se faire sous un régime capitaliste. »

La meilleure façon de comprendre le capitalisme n'est pas de se mettre dans la tête les grandes formules des économistes. Il est préférable de visiter un pays où il n'existe pas et d'y regarder vivre le peuple.

Aux Etats-Unis, un épargnant est considéré comme un citoyen honorable et pré-

cieux. Il pose un acte utile, car c'est grâce à de telles épargnes que se sont bâties nos industries et se sont améliorées nos fermes. En Russie, on le regarde avec suspicion comme un thésauriseur, un capitaliste en puissance, quelqu'un qu'il faut surveiller à cause de sa tendance criminelle à exploiter ses compagnons de travail en leur donnant de l'emploi.

Ces spécialistes soutiennent que l'épargne peut arrêter toute activité économique et faire des millions de chômeurs. D'après eux, le nombre incalculable d'heures-homme de travail que notre nation perd quand ces millions de travailleurs sont oisifs est le plus grand gaspillage du régime capitaliste.

Mais les crises économiques amènent-elles une plus grande déperdition d'énergie humaine que cette société bureaucratique et ses méthodes inefficaces, où presque toute activité est un monopole d'Etat et où il n'y a pas de concurrence pour forcer les entreprises médiocres à se réformer ou à disparaître? Sans doute le peuple ne fait pas la queue aux services de placement. Il travaille terriblement dur pour payer un œuf frais \$1.25.

Bien qu'ils besognent dur, leur niveau de vie est inférieur à celui de nos chômeurs quand ils n'avaient que les travaux de secours. Au cours de la crise, quelque cinq millions de nos travailleurs furent réduits pendant quelques années au niveau de vie du WPA. Mais en Union soviétique, *environ 180,000,000 de personnes ont vécu pendant vingt-cinq ans à un niveau encore inférieur à celui-ci.* Et quelques millions de privilégiés seulement se trouvent dans une meilleure situation. Au cours de ce quart de siècle, les soviets possédaient le septième de la surface de la terre, une zone riche en ressources naturelles.

Ils expliquent ce bas niveau de vie par le manque d'expérience technique du peuple russe et par l'exploitation des ressources naturelles de la Russie. Mais pour combler ces lacunes, ils ont eu vingt-cinq années de paix—ce qui est un temps relativement long.

William Henry Chamberlain, un vétéran parmi les correspondants de Moscou, qui a écrit plusieurs manuels sur l'Union soviétique, a finement résumé la situation. La chute de la France trouva Chamberlain à Bordeaux. Cinq ou six personnes y occupaient la même chambre; les épiceries étaient vides; le public faisait la queue à la porte des restaurants. Chamberlain observait tout cela et fit la remarque suivante à un de ses confrères (qui me l'a racontée à Moscou): « Vous savez, il faut une défaite militaire catastrophique et une grande convulsion nationale pour réduire la France à cet état qui est normal en Union soviétique! »

## ET LES UNIONS OUVRIÈRES?

Eric Johnston demanda si notre groupe pouvait rencontrer les chefs du travail organisé de l'Union soviétique. Il connaît les chefs ouvriers américains; il négocie sans difficultés avec les unions dans ses manufactures de l'Etat de Washington; et, comme moi, il est curieux de savoir comment se comporte le travail libre en Russie.

Nous avons causé avec quatre de ses chefs, mais le principal d'entre eux était un petit homme de 43 ans, très gentil, du nom du Kuznetsov. Il était vraiment avenant. Il a vécu aux Etats-Unis, est diplômé en métallurgie de l'Institut Carnégie de Technologie.

Le modus vivendi des syndicats, comme il nous l'a décrit, est à peu près le suivant. Toutes les unions soviétiques — représentant 22,000,000 d'ouvriers — envoient des délégués au congrès général des unions ouvrières. Ce congrès correspond aux assises annuelles de notre A. F. L. et de notre C. I. O. réunies en une seule. Il choisit cinquante-cinq de ses membres qui forment le Plenum. Ces cinquante-cinq délégués élisent à leur tour dix-huit de leurs membres qui composent le Presidium. Et ces dix-huit ont choisi Kuznetsov pour leur secrétaire, ce qui en fait le chef véritable des ouvriers.

Nous lui demandons si tous appartiennent aux unions, et il affirme qu'il y en a de 98 à 99 pour cent. La cotisation correspond à environ 1 pour cent du salaire. Il n'y a pas d'honoraires d'initiation.

« Maintenant, lui demandons-nous encore, est-ce un mouvement syndical parfaitement libre ou est-il dirigé par le gouvernement? »

Il est parfaitement libre, nous assure-t-il. Naturellement, ajoute-t-il cependant, tout membre du congrès doit être approuvé par le gouvernement, mais nous pouvons voir qu'il considère cela comme un détail insignifiant. Je pensai alors qu'aux Etats-Unis, si quelque local de charpentiers ne pouvait pas envoyer au congrès un délégué sans qu'il soit au préalable approuvé par le gouvernement, nos unions ne considéreraient pas cela comme un détail insignifiant — mais laissons faire.

Nous avons tenté un autre coup de filet: « Etes-vous membre du parti communiste? » lui demandons-nous. Il répond affirmativement. « Et tous les membres de votre personnel? » Il acquiesce. Etant donné que les directeurs d'usines sont tous des communistes, et étant donné que le parti communiste contrôle le travail et la direction, je trouve qu'il ne leur servirait guère de discuter. Et je dis: « De quoi discutent les unions ouvrières? »

« Des conditions de travail, d'assurance sociale, de vacances — et autres questions connexes, répondit-il.

— Discutez-vous des gages ?

— Oui, dit-il, surtout de taux à la pièce. Le comité de négociation de l'usine discute des taux avec la direction.

— Et si vous ne pouvez vous entendre ?

Il insiste pour dire que presque toujours l'accord est parfait. Mais s'il ne se fait pas, ils peuvent en appeler au Presidium, qui peut causer du différend avec le vice-commissaire, administrateur de ce cartel. A ce stage, on en arrive toujours à des ententes amicales.

« Toujours ? Il n'y a donc jamais de grève ?

— Oui, dit-il, en 1919, une grève dura deux jours dans une fabrique d'acier. Et en 1923, il y eut une autre grève de peu d'importance en Russie occidentale. Il n'y a pas eu de grève depuis, et, à l'avenir, il n'y en aura pas parce que nos ouvriers comprennent que nous travaillons tous les uns pour les autres.

— Si un ouvrier était congédié pour une raison quelconque, lui serait-il difficile d'obtenir un emploi ailleurs ?

— Très, très difficile, dit Kuznetsov.

— Bien, n'est-ce pas ce qu'aux Etats-Unis les ouvriers appellent la liste noire d'un employeur ?

— Non, dit Kuznetsov. Mais il ne dit pas ce que c'est.

— Est-ce que l'ouvrier est libre de faire partie de l'union ou non ?

— Tout à fait libre, répond Kuznetsov.

— Comment expliquez-vous alors qu'à peu près tous les travailleurs fassent partie de l'union ?

— Dans tout pays, c'est à leur avantage, dit-il, et surtout en Union soviétique. Ici, le membre d'une union reçoit des secours plus considérables qu'un ouvrier isolé. Il y a rareté de logements et la plupart des manufactures possèdent leurs propres maisons de rapport qu'elles louent aux ouvriers. Les membres de l'union sont les premiers servis. Un ouvrier isolé aurait de la misère à se trouver une chambre. De plus, il n'aurait pas accès au centre de loisirs de l'usine, où il y a danses, amusements, cinéma et diverses séances.

— Si un ouvrier n'est pas content de son emploi, peut-il le laisser et en chercher un autre ?

— Il peut faire une requête, dit Kuznetsov, mais c'est la direction de l'usine qui décide en dernier ressort. Pour apprécier ses aptitudes, le chef de l'usine est bien meilleur juge que l'ouvrier lui-même.

— Cela continuera-t-il après la guerre ?

— Pourquoi changer ? dit-il. Tous, nous devons travailler là où on a besoin de nos services en vue de la prospérité de l'Union soviétique. » Ainsi finit la conversation.

Nous le remercîâmes de nous avoir donné de tels renseignements. Comme nous nous levions pour partir, il dit à Eric : « Vous êtes les premiers hommes d'affaires américains qui se soient donné la peine de me rencontrer, et je tiens à ce que vous sachiez combien j'apprécie votre visite. Nous voulons que vous, Américains, vous compreniez nos unions ouvrières et réalisiez que ce sont des organisations libres. » Il semblait appuyer sur chaque mot. Je ne sais pas si je puis m'entendre avec lui là-dessus, mais j'ai pensé qu'il était fort intelligent et très sincère. Du point de vue communiste, je suppose que le travail est libre.

#### TAUDIS ET CHÂTEAUX

Johnston, Joyce O'Hara et moi-même, volons en Sibérie. A la requête d'Eric, plusieurs reporters, qui ont vainement essayé de visiter le pays, nous accompagnent. Il y a aussi Zemenkov, le représentant du ministère des Affaires étrangères Kirilov, notre cicerone officiel, et un autre type que nous connaissons sous le nom de « Nick ». Nous présumons que Nick ne parle pas anglais. De toute façon, il n'a causé avec aucun de notre groupe. Mais il nous suit partout. Il mange obscurément au bout des tables d'honneur et voyage en silence aux côtés du chauffeur de notre voiture. Les journalistes l'ont identifié comme l'homme de la N. K. V. D. (la police secrète).

Nous traversons les monts Ourals qui, dans cette région du moins, ne sont pas des montagnes semblables à nos Rocheuses, mais plutôt des collines rondes et boisées. Dans une vallée, toute proche de ces montagnes, se trouve Magnitogorsk, le Pittsburgh de l'Union soviétique, et ses immenses hauts fourneaux vomissent la fumée.

De l'aéroport, nous nous rendons à la résidence du chef de l'entreprise, où nous passons la nuit. Pour y arriver, nous traversons des rangées de taudis qui ne sont pas peints. Ils sont pires que ceux de Pittsburgh. De là, la route grimpe une colline, surplombant les taudis et les hauts fourneaux, sur laquelle sont bâties les maisons des directeurs. Nos voitures s'engagent dans une allée de ciment. La grosse maison est belle et en excellent état — comme il en est toujours en Russie là où le confort de quelque individu important est en jeu.

C'est la première fois que nous entrons dans une maison privée russe. Les planchers sont de bois dur, l'ameublement de bois sombre verni. Sur le manteau de la che-

minée, on remarque de gros bustes de Marx et d'Engels.

Nous examinons le gérant de cette grande aciérie. C'est un grand et gros Russe, le type de l'ingénieur. Il a trente-cinq ans. Il nous apprend que son père était forgeron. Il nous parle aussi de Magnitogorsk. Cette ville fut fondée en 1916. Son industrie emploie quarante-cinq mille ouvriers, dont vingt-cinq mille sont actuellement occupés à des travaux d'agrandissement, car elle se développe sans cesse. Vingt fourneaux à air libre et six hauts fourneaux fonctionnent présentement. Après le lunch, nous redescendons à l'aciérie. Il y a un grand nombre d'ouvriers sur la route. C'est probablement l'heure du changement d'équipes. Tout à coup, nos voitures prennent le bord du chemin, et nous atteignons une longue colonne de travailleurs qui marchent quatre de front en direction de l'usine. Deux choses nous frappent alors: devant eux, derrière eux, de chaque côté même, des soldats armés de fusils la baïonnette au canon; cette colonne est formée de femmes en haillons chaussées de mauvaises sandales, qui jettent des regards d'envie sur notre voiture.

Dans l'usine de munitions que nous visitons, où des filles tournent des obus pour l'armée rouge, il n'y a pas de courroie sans fin. A un endroit, ils ont inventé une contre-àge. Lorsqu'une opération est terminée, l'obus est placé sur une longue grille inclinée d'où il roule dans la pièce voisine pour y être soumis à une nouvelle opération. Cependant, la grille est mal faite et il arrive que l'obus tombe. Au lieu de combler cette lacune, on préfère employer une jeune fille à ramasser les obus et à les remettre d'aplomb.

Nous nous rendons ensuite à une briqueterie. Eric est ici dans son élément, car il en exploite une à Tacoma. Après inspection du produit et de l'installation, il s'informe du nombre d'employés et de la quantité de briques qu'ils produisent par mois. Il fait le calcul et trouve que sa briqueterie, grâce au système du séchoir continu, produit trois fois plus de briques par ouvrier. Il n'y a rien qui s'en rapproche ici; les femmes transportent péniblement les briques à la main après chaque opération.

Nous nous demandons si, ici, la politique a quelque chose à voir avec la rareté d'espri-ts inventifs. Supposez que le parti démocrate soit limité à 4,500,000 membres et qu'aucun homme ne puisse occuper une situation importante si sa loyauté au secrétaire de son Comité national est mise en doute. Il se peut que plusieurs bons hommes soient mis de côté parce qu'ils ne sont pas solides en politique.

Notre pilote de l'armée rouge nous a fait terriblement peur. Hier, nous pensions que

c'était un accident, mais aujourd'hui, en route pour Omsk, il a répété la même chose. Avant de monter dans un avion de transport américain, on réchauffe les moteurs de telle sorte qu'il n'y ait au moment du décollage aucune vacillation qui puisse forcer l'avion à s'écraser dans une clôture. Lorsque l'avion a pris son élan et qu'il peut porter sur l'air, le pilote continue en ligne droite jusqu'à ce qu'il ait atteint de 500 à 1,000 pieds d'altitude. Après quoi, il décrit une courbe élégante et prend sa course. Alors, il grimpe jusqu'à 5,000 ou 6,000 pieds, ce qui lui permet de faire un atterrissage sauf advenant une panne quelconque.

La méthode des transports soviétiques est la suivante. Vous montez. La porte se ferme. Le pilote met en mouvement des moteurs qui sont refroidis depuis la nuit précédente. S'ils tournent, il lâche les freins et lance l'avion sur la piste. Vous prenez de la vitesse et vous vous élevez d'une hauteur d'une dizaine de pieds. A ce moment, le pilote prend sa course en penchant l'avion de telle sorte qu'une aile est tournée vers le ciel tandis que l'autre laboure le champ de patates voisin. Il prend ensuite un peu d'altitude et continue à une hauteur de 50 à 100 pieds, jetant l'épouvante parmi les vaches de la Kolkoz (ferme collective), les poules de la Sovkoz (ferme d'Etat) et les passagers.

Nous rappelons que, quand cette manière d'agir laissait les pilotes américains tout éberlués, des aviateurs russes leur auraient demandé: « Qu'y a-t-il, avez-vous peur de mourir? »

« Pour moi, c'est oui, dit Joyce. Mais s'il m'avait fallu vivre en Russie, j'aurais peut-être pensé différemment. »

#### ET LA LIBERTÉ DES ÉLECTIONS?

Nous causons avec le maire d'Omsk, un homme de 44 ans. Il est dans la deuxième année de son terme d'office. Auparavant, il était directeur de la Voirie, un titre qui nous surprend, car l'Union soviétique possède peu d'automobiles et n'a guère de grandes routes.

Nous lui demandons comment il fut élu et il répond promptement que c'est le peuple qui l'a choisi.

Mais comment?

Il entre dans les détails. Il y avait cinq candidats, chacun représentant une des diverses unions. Chaque citoyen d'Omsk pouvait voter, dit-il, et naturellement le scrutin était secret. Il l'emporta facilement.

Est-il membre du parti?

Oh! oui. Un autre candidat l'était aussi, mais le candidat officiel, c'était notre ami. Il avait l'appui de l'organisation du parti.

Nous lui demandons alors si, dans quelle ville de Russie, il avait souvenance qu'on ait élu maire un homme qui n'était pas membre du parti.

Il réfléchit un peu et répond qu'il ne se rappelle pas qu'une grande ville ait déjà élu maire un citoyen qui n'ait pas été membre du parti, mais il a entendu dire que parfois, dans les villages, cela était arrivé.

Comment une élection peut-elle être libre quand un parti contrôle la presse et la radio? Je suis certain qu'elles se font au scrutin secret et que le dépouillement du vote est honnête. Mais si quelque candidat attaque son adversaire communiste vigoureusement, il court le risque d'être arrêté par la N. K. V. D. pour offense politique et de se voir envoyer aux mines de sel en plein milieu de sa campagne électorale. Le parti permet-il seulement au peuple d'essayer les différentes formes de la démocratie? N'ayant jamais connu rien d'autre, il pense en avoir la véritable forme.

Nous inspections maintenant une manufacture où l'on fabrique huit tanks par jour. Elle paraît propre — bien au-dessus de la moyenne de ce que nous avons vu en Russie.

Il m'arrive cependant un incident. Omsk se vante d'avoir une très attrayante correspondante de l'agence Tass qui « couvre » notre voyage pour la presse locale. Elle peut avoir 25 ans. Elle est jolie, vive, fort intelligente; et comme elle parle allemand, nous pouvons causer. Tout en visitant la manufacture, nous conversons ensemble. Elle devance la traduction de l'interprète. Tout allait bien jusqu'à ce que je l'eus laissée un instant pour aller parler à Eric. Quand je me retournai, je vis que Zemenkov, le représentant du ministère des Affaires étrangères, et Nick, l'homme de la N. K. V. D., l'avaient saisie par le coude, la secouaient et la sermonaient vertement.

Il y a tellement d'offenses possibles en ce pays que je ne me suis même pas étonné de celle qu'elle avait commise. Je considérai cela comme une question de régie interne dans laquelle un étranger délicat ne doit pas s'immiscer. Ils lui lâchèrent les coudes et, après un moment de discrétion, je retournai vers elle, reprenant la conversation là où nous l'avions interrompue. Mais elle ne voulut ni me répondre ni me regarder. Après une couple d'essais infructueux, j'abandonnai la partie, tout en essayant de me rappeler ce que j'avais bien pu faire pour l'offenser. C'est alors que je m'aperçus que les correspondants riaient de moi. Ils connaissaient toute l'histoire.

« Tu ne pensais tout de même pas qu'on était pour te laisser parler au peuple? »

Nous avons de bonnes chambres à l'aéroport d'Omsk, mais comme je ne puis pas dormir, vers deux heures, je me lève sur la pointe des pieds, en quête d'une cigarette et je descends dans la salle d'attente. Elle est probablement déserte? Non, elle n'est pas vide.

Etendus sur les bancs, deux types en kaki se lèvent, en clignotant des paupières. L'un d'eux me demande quelque chose en russe. Avant de pouvoir lui expliquer que je ne pouvais le parler, l'autre dit: « Diable, Tex, ce n'est pas un Russe.

— Non, dis-je, je suis un Américain. Vous en êtes aussi? »

— Ah! si nous en sommes, dit Tex.

— Qui êtes-vous, dit l'autre, et que faites-vous ici? Ah! j'y pense, quel est le nom de ce bourg? »

Je lui dis qu'il était à Omsk et pourquoi je m'y trouvais.

« Omsk, répéta-t-il avec aigreur. Parlez d'une place pour attendre un avion. Nous y demeurerons encore une heure. »

Ils me dirent qu'on leur avait assigné des postes de conseillers techniques dans une grosse usine de guerre en construction.

« Une mine dans le fin nord, précise Tex.

— Comment vous tirez-vous d'affaires avec les Russes? demandai-je.

— Très amicalement le premier jour. Ils vous invitent à dîner pour la semaine suivante. Mais c'est tout ce dont vous entendez parler. Un peu plus tard, un ou deux viennent s'excuser de ne pouvoir le faire. Il semble que l'on ait donné le mot d'ordre: frayer avec nous, c'est agir à l'encontre de la politique du gouvernement. A l'ouvrage, ce sont de charmants types quand même. Nous nous aidions les uns les autres en nous donnant réciproquement des leçons d'anglais et de russe en autant que cela était possible.

« Il y avait un premier livre anglais-russe qui était un charme, dit Tex. Les premières phrases se lisaient ainsi: « Les mineurs des Etats-Unis gagnent de bas salaires », « la Grande-Bretagne est une ploutocratie capitaliste » et « l'Union soviétique est entourée d'ennemis ». Il y avait des balivernes comme les suivantes: « Ivanov inventa l'électricité », ou « Petrov fut le premier à harnacher la vapeur ». Des noms dont vous n'avez jamais entendu parler. Certainement que cela leur donne une description fautive du reste du monde.

— Comment exploient-ils leurs mines?

— Il est certain qu'ils ne procèdent pas comme nous, dit Tex. Prenez un jeune Américain de dix ans, donnez-lui un jeu

de « mecano » et il commencera à le monter par le commencement. Mais ces Russes commencent toujours par la fin. Ils posent le toit d'abord et bâtissent ensuite.

— Oh! mais d'abord, dit Ed, ils installent toujours une tribune du haut de laquelle ils haranguent, et pendent aux murs d'immenses portraits de Lénine et de Staline.

— Tous ces portraits et tous ces discours parce que les Russes ne sont pas des travailleurs assidus, dit Tex. Ils tournent en rond une secousse, montent sur des estrades et débitent toute une série de palabres sur Staline, se montent la tête avec un tas d'histoires, puis se mettent enfin à la besogne et s'en débarrassent. Ils appellent ça la concurrence socialiste.

— Mais vous ne savez pas pourquoi, renchérit Ed.

— Le pire, c'est qu'ils n'ont aucun respect de la propriété, dit Tex. Ils n'ont jamais rien eu en propre. Tout appartient à l'Etat. Alors, pourquoi diable en prendraient-ils soin? Je les ai vus décharger un tuyau en excellent état d'un wagon en plate-forme et le rouler en bas d'un remblai — en l'écrasant avec un bruit d'enfer. Et il en est de même de la brique réfractaire pour les fondeurs. On la taille avec grand soin et vous ne pouvez même pas l'utiliser si elle est un peu écornée. De la façon dont ils l'ont manipulée, environ vingt-cinq pour cent fut endommagée.

— Lorsque nous avons essayé d'empêcher cela, dit Ed, ils ont expliqué qu'à cause de la pénurie de wagons de fret, il existait en Russie un règlement qui obligeait à les décharger deux heures après leur arrivée. Personne ne semblait s'apercevoir qu'il faudrait plus de wagons pour apporter plus de matériaux. Ou peut-être n'y prenaient-ils pas garde.

— Le gérant et son ingénieur étaient des hommes compétents, dit Tex, mais leur système les embourbe dans les détails et la paperasse. Il leur faut même signer des reçus d'entrepôt — besogne que nous laissons au subalterne. Les employés ne reçoivent pas souvent d'instructions précises et les chefs n'ont pas le temps de sortir de leurs bureaux. Ce dont souffre tout le pays, c'est de ne pas avoir d'hommes aptes à transmettre les ordres.

— Je pense que c'est leur méthode, dit Ed. Elle ne leur donne pas l'allant, l'ambition personnelle, l'imagination des nôtres. Et c'est si complexe — il leur faut parler à tant de monde avant d'en arriver à l'exécutant. Le parti communiste vous a un système qui alourdit la marche de l'industrie. Dans toute organisation, le chef est un membre du parti. Il en est parfois de même du technicien. Les membres du parti sont les seuls qui puissent faire exécuter

quelque chose. Mais ils sont lents. En général, les Russes ne peuvent jamais devenir une menace pour les Etats-Unis. Nous pouvons exécuter dans un an et demi ce qu'ils accomplissent dans dix ans.

#### LE TRAVAIL FORCÉ

— Les techniciens sont-ils compétents? demandai-je.

— Quelques-uns, dit Tex. Les meilleurs techniciens sont des membres de la N. K. V. D.

— Mais n'est-ce pas leur police secrète?

— Pour sûr. Voyez-vous, il y a toujours entre dix et quinze millions de prisonniers en Russie. Seulement, ils ne possèdent pas notre système pénitentiaire. Ils les groupent par équipes de travail forcé, et la N. K. V. D., qui en est responsable, possède un excellent personnel de techniciens. Ils dirigent les entreprises de constructions, fournissent les techniciens et une partie des ouvriers.

— Où nous étions, dit Ed, il y avait 70,000 travailleurs, et la moitié d'entre eux étaient des prisonniers. A l'ouvrage, ils étaient sous bonne garde.

— Les prisonniers forment une classe à part, dit Tex. Quand ils sont arrêtés, on les perd de vue. Si votre femme vous aime beaucoup et travaille dur, peut-être saura-t-elle au bout de trois mois l'endroit où on vous a expédié et la sentence à laquelle on vous a condamné. Alors, si elle prend les services d'un avocat, elle peut obtenir le droit de correspondre avec vous, ce qui signifie qu'elle peut vous écrire une fois par mois, et vous deux fois.

— Les prisonniers politiques sont de beaucoup les plus maltraités, précise Ed. Ils sont ordinairement dix ans sans pouvoir donner signe de vie.

— Si vous échappez au typhus et purgez toute votre sentence, ajoute Tex, ils vous remettent en liberté, mais votre laissez-passer porte une rature rouge. Cela signifie que vous ne pouvez trouver ni abri ni travail — vous devenez un bohème.

— Dites-lui comment ces ouvriers sont logés, dit Ed.

— Voici. Ils ont creusé un trou d'une profondeur de dix pieds, d'une largeur de vingt pieds et d'une longueur de cent pieds. Ils l'ont surmonté d'un toit de billes de pin. Des matelas, sont placés sur la terre battue et froide.

— Et leurs conditions de travail?

— Ils sont censés travailler douze heures par jour. Ils travaillent environ trente à cinquante pour cent du temps. Ils ne mangent pas assez. Nous avons surveillé cela attentivement. Chaque prisonnier devait se contenter de deux boîtes de conserves sus-

pendues par un fil à la ceinture, desquelles il tirait une gamelle de soupe et une gamelle de *kasha*. Quelquefois, le camion apportait du poisson séché, et ils vous l'avalaien tout rond comme si on l'avait jeté à un troupeau de phoques. Nous ne pouvions voir si la nourriture des ouvriers libres était quelque peu meilleure. Personne n'en avait assez, et il fallait du courage pour se tenir debout.

— Comment mangiez-vous ? demandai-je.

— Afin de manger convenablement, il nous fallait nous débattre, dit Ed.

— Vous devez être tenace et réaliste quand vous traitez avec les Russes, ajoute Tex. Ils n'ont guère de pitié. Te rappelles-tu l'histoire de la fille rousse ?

— Elle était à notre chantier, continue Ed. Elle tomba malade et elle pouvait difficilement se traîner. Nous avertimes le contremaitre et essayâmes de faire alléger son travail. Il resta tout décontenancé. « Qu'est-ce qui ne va pas ? » dit-il. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi nous nous étions mêlés de cela.

— Le dernier mois que nous avons passé là, dit Tex, 2,600 sur 70,000 ouvriers moururent du typhus.

— Ecoute », reprend Ed. De l'extérieur venait un bruit de moteurs en mouvement. Ils pirèrent leurs bagages, me dirent au revoir et s'en allèrent à l'avion.

#### LE SOUPÇON DES ÉTRANGERS

La Russie n'a pas encore confiance dans le monde extérieur. A Moscou, les diplomates sont tout aussi captifs que les correspondants de presse. A l'époque de notre voyage, l'ambassadeur britannique était incapable d'obtenir la permission de sortir de la capitale. Un des pays alliés qui a un gouvernement de gauche ajouta à son personnel diplomatique à Moscou un attaché ouvrier et nomma à ce poste un important chef d'union. Il venait de la part des travailleurs d'Occident, tendre une main amicale à leurs camarades de Russie. Il se plaint maintenant que les soviets lui donnent force banquets, mais ne lui laissent rien voir. Ce manque de liberté a tellement modifié ses opinions qu'il affirme maintenant ne plus voir dans le travail organisé en Union soviétique qu'une machination pour obtenir des ouvriers leur dernière once de travail.

Au contraire, les 1,500 membres de la commission d'achat soviétique aux Etats-Unis sont libres de prendre n'importe quel train en n'importe quel temps et d'aller n'importe où dans le pays. Considérés comme des alliés fidèles, ils sont les bienvenus dans toutes les industries qu'ils ins-

pectent. Aucun Américain ne s'objecte à leurs visites, mais les Américains devraient comprendre que c'est là un accord à sens unique. Pendant notre voyage, on nous a conduits à toute manufacture que nous désirions visiter et l'on eut l'occasion de poser une foule de questions, mais les étrangers en général sont traités comme des espions. C'est grâce à la machinerie alliée que les soviets ont monté de toutes pièces leurs industries au delà de l'Oural. Cependant, ils leur refusent la permission de les visiter.

Bien que la susceptibilité russe ait diminué depuis la conférence Staline-Roosevelt-Churchill à Téhéran, elle reste encore grande. Cet état d'esprit est à la fois attribuable au parti communiste et à l'histoire de la Russie soviétique. Après la révolution bolchéviste, on a entouré la Russie d'un *cordon sanitaire*. La France a appuyé la Pologne dans sa guerre contre les bolchévistes en 1921, et pendant une décennie, la Russie fut exclue de la Société des Nations et privée de reconnaissance diplomatique. Ainsi la susceptibilité de la Russie à l'endroit des étrangers se fonde-t-elle sur des faits.

Les bolchévistes partageaient d'abord l'opinion qu'il serait impossible d'instaurer le socialisme dans un seul pays à la fois — une révolution mondiale était nécessaire à leur succès. Mais Staline en vint à appuyer la thèse que le socialisme était possible dans un seul pays, et la Russie pouvait oser consacrer ses énergies à bâtir sa propre structure économique. La révolution mondiale était désirable, et il était favorable à ce qu'on fit tous les efforts possibles en ce sens. Mais, dans l'avenir immédiat, elle n'était pas indispensable aux bolchévistes russes.

En ces dernières années, il y eut une autre modification. Le Kremlin a annoncé que la révolution mondiale n'est ni nécessaire ni désirable du point de vue soviétique. Et les meilleurs observateurs étrangers à Moscou s'accordent à dire que ses sentiments sont sincères. Ils estiment que la guerre a terriblement affaibli la Russie et qu'elle a besoin de quelques décennies de paix. Elle réalise maintenant, disent-ils, que l'Europe ne veut pas « être libérée ». Cela ne peut s'accomplir sans une grande effusion de sang qui exigerait des sacrifices considérables. Et les Russes ne veulent pas les supporter et ils en sont incapables actuellement. La Russie ne souhaite qu'une Europe stable et amie.

Ces observateurs ne prétendent pas que la Russie soit maintenant favorable à la démocratie et au capitalisme en Europe. Elle ne les accepte que parce que, d'ici à quelques décennies, ils promettent de donner à l'Europe cette paix et cette stabilité dont la Russie a besoin. Cependant, s'ils ne

lui apportent pas la stabilité, s'il y a des désordres et des malaises qui amènent un état d'anarchie quelque part sur le continent, les Russes ne sont pas stupides, et ils y planteront un gouvernement communiste. Mais si les Etats-Unis et l'Angleterre agissent fermement, tant dans le domaine diplomatique que dans le domaine économique en Europe, ces observateurs pensent que la Russie sera contente d'accepter des compromis convenables sur lesquels nous devons insister.

#### UN CHEF POLITIQUE NOUS REÇOIT

A Novosibirsk, la capitale de la Sibérie nous sommes invités à la *dacha* — mot russe correspondant à la maison de campagne de quelqu'un qui vit habituellement en ville. Elle apparaît toute neuve et toute blanche à travers les grands arbres qui l'entourent et domine les eaux jaunâtres de l'Ob, un des plus grands fleuves du monde. Cette résidence ressemble aux villas qui bordent l'Hudson. Son personnel de serviteurs est considérable. Les pièces sont vastes, propres, riches.

Ces deux journées resteront dans ma mémoire. Car j'y ai vécu en compagnie d'une des plus brillantes personnalités que j'aie jamais rencontrées. C'est un homme de petite taille, dans la quarantaine, les cheveux frisés. Il est rusé comme un fox-terrier — on ne dirait pas un Russe. Quelle combinaison singulière de chromosomes a produit, dans ces steppes lointaines, un de ces petits Irlandais tenaces, fins comme une mouche. Ce pourrait être Jimmy Cagney — en plein ça avec sa chevelure souple et sa mâchoire saillante. Il s'appelle Michel Kalugin, et il est secrétaire du parti communiste pour la Sibérie.

Nous notons comme il est curieux de retrouver ici, en plein centre de l'Asie, à la tête d'un autre parti, un type d'Irlandais de Tammany aussi parfait que Mike Kalugin. Lorsqu'il cause, non seulement un pli malin se dessine au coin de sa lèvre, mais il vous regarde dédaigneusement en fronçant les sourcils.

Après un magnifique souper, le premier soir, Mike nous a conduits au fleuve à bord d'un brillant vapeur blanc. Le soleil brillait encore avec éclat et ne se coucherait pas avant dix heures. Mike nous entraîna à une rangée de chaises de bord installées à l'avant du pont. Une fanfare militaire, alignée à la proue, face à nous, commença à jouer comme le bateau s'engageait dans le courant. La fanfare était magnifique, et pas de surprise: c'était la fanfare officielle de l'armée rouge — des musiciens choisis pour leurs talents parmi des millions de Russes. Leurs uniformes étaient d'une grande propreté. La moitié d'entre eux jouaient les instruments; l'autre moitié for-

maient un chœur d'une trentaine de voix fort bien exercées. Le grand fleuve retentissait des marches militaires de l'armée rouge et des vieilles mélodies du folklore russe.

Lorsqu'ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, une autre fanfare installée à la poupe, hors de notre vue, reprenait le concert.

« Avez-vous déjà vu quelque chose de semblable? me chuchota à l'oreille un correspondant. Quel millionnaire américain pourrait se payer le luxe de nous recevoir dans une maison d'été comme celle-ci, de nous offrir une pareille table et de nous amener faire une promenade sur un yacht où non seulement il y a une fanfare, mais deux? Connaissez-vous quelqu'un qui le pourrait? »

Au crépuscule, Mike s'avança avec ce qui semblait être une espingle.

« Il dit, traduit Kirilov, qu'il veut maintenant tirer une salve. »

Mike pointa son arme vers le ciel noir et pressa la détente. Il se produisit un bruit retentissant, une pluie d'étincelles; une fusée sifflante s'échappa du canon du fusil et monta en spirale vers le zénith, et elle se transforma en une étoile d'un vert pâle ravissant, puis elle redescendit lentement vers le fleuve où elle disparut.

Mike chargea de nouveau l'arme et la tendit à Eric dans un geste majestueux. Eric épaula et tira en direction d'un îlot situé au milieu du chenal et l'étoile tomba parmi les herbes du rivage, où nous la regardions se consumer. Mike prit immédiatement le fusil et logea une autre étoile de flammes tout juste au-dessus de celle qu'avait tirée Eric. Dans toute armée, on aurait considéré ce coup très précis. Il me vint alors à l'esprit que la Sibérie ne devrait pas être une place de tout repos pour le membre du parti qui ne verrait pas les choses du même oeil que le maréchal Staline.

Le lendemain matin, nous visitâmes l'usine d'optique Lénine n° 69, qui fabrique maintenant des accessoires de télémétrie pour l'artillerie et les tanks. La manufacture est propre, bien éclairée et apparemment bien dirigée, car on n'y voit personne d'oisif aux établis. En parcourant les divers départements, le gérant explique les opérations à Eric, mais Mike reste en arrière, causant avec les ouvriers, envoyant la main à celui-ci, donnant une petite tape dans le dos à celui-là — à la manière d'un gardien qui fait sa ronde.

A la salle à manger, on nous présente une belle paire de jumelles de campagne de l'armée rouge, sur lesquelles on a gravé nos noms en caractères russes, et, naturellement, cette réception se termine par un autre banquet. En retournant à nos voitures, un correspondant me rejoint:

« J'ai eu une petite querelle avec Mike, dit-il.

— Qu'est-il arrivé ?

— Imaginez que je lui ai flanqué un savon. Vous savez, tous ces banquets et toutes ces réceptions. J'en suis venu à lui dire : « Ici, vous ne mettez pas du tout en « pratique la doctrine de Marx et de Lénine. Vous avez la plus maudite inégalité « que j'aie jamais vue ! J'ai lu Marx et « Lénine et ils n'étaient certainement pas « pour cela ! »

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit que j'étais complètement dans l'erreur, que Lénine n'a jamais été favorable à l'égalité. Il a ajouté que l'égalité était un idéal qu'ils espéraient réaliser dans un avenir très lointain. Et que maintenant, les ouvriers sont rémunérés d'après la valeur de leur travail. »

#### POUVOIR ET PRIVILÈGE DU PARTI

Et maintenant, pendant qu'en avion nous passons du sud de la Sibérie au pays des Tartares et des Mongols, dont les empereurs nomades, Tamerlan et Gengis-Khan, subjuguèrent autrefois presque toute l'Asie et menacèrent l'Europe, considérons ce parti communiste dont la domination est non moins absolue.

En 1917, quand il arracha des mains de la dynastie Romanof un pouvoir chancelant, le parti bolchéviste ne se composait que d'une poignée de théoriciens marxistes. Les Russes ne jouirent que d'une liberté fugitive et le parti s'appropriâ l'autocratie tombée des mains de Gengis-Khan. L'héritage de ce parti vient, à parts presque égales, de Marx et de Gengis-Khan.

La petite classe dominante et héréditaire à laquelle les bolchévistes avaient enlevé le pouvoir ne s'était guère donné de peine pour favoriser l'émancipation des Russes. Au temps de la révolution, la Russie n'était pas mûre pour l'établissement d'une démocratie libérale. La plus grande accusation que l'on puisse porter contre Staline, c'est que, à cause de sa règle de fer qui supprime la liberté d'opinion, la Russie soit encore moins prête pour cela aujourd'hui qu'elle ne l'était hier, et cela en dépit de sa constitution écrite.

Aux Etats-Unis, n'importe qui peut être un Républicain. Mais devenir membre du parti communiste est extrêmement difficile. Pendant un an, on surveille de près l'aspirant. On multiplie les enquêtes à son sujet — de ses habitudes de travail et de ses opinions politiques à sa conduite privée.

Une fois l'honneur convoité obtenu, l'homme est suivi de moins près, mais tout

relâchement dans son zèle de néophyte, toute déviation de la doctrine politique du parti ou tout signe d'« ambition personnelle » est puni d'expulsion. Le secrétaire du parti contrôle les admissions et les expulsions. Dans les premiers temps du parti, cette besogne était dévolue à un bolchéviste relativement obscur, Joseph Staline. Cependant, après la mort de Lénine, les communistes les plus éminents, comme Zinoviev, Kamenev, Bukharine et Trotsky, comprirent que l'homme qui contrôle le droit d'entrée dans le parti, contrôle non seulement le parti, mais toute la Russie.

Les hauts membres du parti, qui détiennent maintenant le pouvoir des Romanof, se sont emparés à la fois des châteaux et des privilèges de la vieille aristocratie, et ils boivent beaucoup de champagne. Mais personne ne peut prétendre qu'ils ne légitiment pas leur existence par un travail opiniâtre et utile à l'Etat et par l'accaparement du pouvoir et de la responsabilité. Les distinctions de classes se développent rapidement en Russie, mais, en ce qui concerne le présent du moins, ces distinctions se fondent sur des réalisations et un travail acharné.

Le parti communiste avait environ 5,000,000 de membres en 1936. A cette époque, les purges de Staline le réduisirent de moitié. Après l'entrée de la Russie en guerre, on élargit de nouveau les cadres du parti et il compte actuellement 4,500,000 membres<sup>1</sup>.

Une des fonctions du parti, c'est de fournir au Kremlin des renseignements précis sur l'état de l'opinion publique russe. Dans le domaine des affaires étrangères, le peuple n'a pas de sources de renseignements autres que la presse contrôlée par le gouvernement. Il ne sait, naturellement, que ce que le gouvernement veut bien lui laisser connaître. Dépourvu de tout critère indépendant de jugement, il doit accepter les alliés et les traités de paix que lui impose le Kremlin. Mais quand il s'agit de problèmes domestiques, le peuple a des idées plus définies : des choses lui plaisent, d'autres ne lui plaisent pas. Le parti est quelquefois incapable de vérifier une tendance dans l'opinion publique. Si un véritable mouvement de fond se dessine, on ne le combat pas. Il vaut mieux chercher à le canaliser en des directions diverses.

Les bolchévistes se souviennent de 1917, quand ils furent eux-mêmes portés au pouvoir sur la crête d'une immense vague de malaise que la vieille autocratie n'avait pas aperçue à temps et que sa naïveté rendait incapable de diriger. Ils s'attendent à un malaise semblable après cette guerre-ci, mais ils sont certains d'être assez vifs pour le canaliser avant qu'il ne les submerge.

1. D'après des statistiques plus récentes, le nombre des membres du Parti communiste est de 5,000,000.

D'un côté du tableau: un empire slave; de l'autre côté: un empire vigoureux, dynamique — en marche.

#### « LE GÉNIE SOCIAL » COMMUNISTE

Nous volons vers le sud au-dessus de la vaste et aride république soviétique de Kazakstan. Au-dessous de nous se déplaient les mornes fermes coopératives où l'on envoya, en 1939 et en 1940, des centaines de milliers de familles appartenant aux classes moyennes des Etats baltes et des provinces orientales de la Pologne à l'époque où la Russie annexait ces territoires. Pour comprendre pourquoi ces régions ont voté dans une proportion de neuf à un en faveur de l'union avec la Russie soviétique après leur occupation par l'armée rouge, il faut bien saisir le sens de l'expression « génie social », inventée d'abord, puis mise en pratique par le parti communiste.

Les communistes reconnaissent que, dans les territoires nouvellement occupés, plusieurs individus ne peuvent s'adapter au système soviétique. Les moins susceptibles de subir cette transformation sont ceux qui, sous le régime précédent, réussissaient bien. La liste noire soviétique comprend donc tous ceux qui ont détenu des postes de confiance: fonctionnaires publics, employés du gouvernement, membres de la police locale, grands propriétaires terriens, industriels, marchands et fermiers prospères. En tête de la liste, viennent les noms des chefs d'unions ouvrières. Tous ces gens sont arrêtés et déportés immédiatement. Pendant les mois suivants, à temps perdu, on ramasse le menu frétin.

On exécute rarement. Le « génie social » est une science où il n'y a pas place pour l'émotion de la haine. D'ailleurs, l'exécution en masse pourrait être ruineuse. Aussi les gens qu'on déporte sont-ils ordinairement condamnés à dix ans de détention dans un camp de travail soviétique.

On prépare ensuite les élections. Une fois qu'on a disposé des « ennemis du peuple », l'attirail de la propagande soviétique se met à l'œuvre. L'armée rouge y prend une part prépondérante. A chaque poste, il n'y a qu'un seul candidat, et il faut qu'il ait reçu l'approbation du parti communiste. On met tout en branle pour faire voter les gens: bannières, parades et discours font comprendre à quiconque refuse de voter qu'il se déclare lui-même ennemi du nouvel Etat.

Pour nous autres Occidentaux, ce qu'il y a de plus étonnant en tout cela, c'est que les soldats de l'armée rouge ont droit de vote à ces élections. Quand un électeur se présente au bureau de scrutin, l'officier-rapporteur lui remet un bulletin qu'il peut déposer immédiatement dans l'urne ou, s'il

le désire, se retirer derrière un rideau, et y faire certaines modifications. Point n'est besoin de dire que s'il pose ce dernier geste, on s'en souviendra. Aussi y a-t-il peu de changements.

L'assemblée composée des délégués ainsi élus se réunit quelques jours plus tard. En Pologne occupée, de telles assemblées adoptèrent des motions rédigées en série par lesquelles on rejetait l'autorité de l'ancien gouvernement, on demandait l'annexion à l'Union soviétique, on confisquait les grandes propriétés et on rendait hommage à « notre chef, Staline ».

Outre les 180,000 prisonniers de guerre polonais, on estime qu'un million et demi de civils ont été déportés de Pologne pendant le premier semestre de l'année 1940 en vertu du programme de « génie social ». On déplaçait ces gens dans des « transports ». Un transport soviétique consiste généralement dans un fourgon ordinaire dans lequel on a percé, très haut, deux petites fenêtres grillagées, dans lequel on a placé un poêle et dans le plancher duquel on a percé un trou rond qui sert de cabinets. Dans chaque fourgon, on loge de trente à quarante personnes.

C'est la N. K. V. D. qui procède aux arrestations en masse. Elles se font vers la fin de la nuit, quand la population est le plus docile. C'est aussi un principe du « génie social » de séparer les familles, non pas parce que c'est un acte de cruauté inutile, mais parce que les hommes sont plus forts, plus aptes aux ouvrages pénibles que leurs épouses et leurs filles. On expédie d'ordinaire les hommes dans les camps de bûcherons et dans les mines du nord de la Sibérie; les femmes vers les briqueteries et les fermes coopératives du sud du Kazakstan.

Il y a beaucoup de confusion inévitable. Bien que les fourgons soient censés être ouverts chaque jour, il arrive parfois que, par négligence, ils demeurent des journées entières sur les voies d'évitement. Lorsque finalement on les ouvre, il est presque toujours nécessaire d'en retirer les cadavres de ceux qui sont morts de faiblesse générale causée par la soif et le froid. Mais là-dedans rien de prémédité, et au cours de pareils mouvements de population en masse, les oublis sont inévitables.

Il faut dire, à la décharge du gouvernement soviétique, qu'en de pareilles circonstances, il a exactement traité ainsi ses propres nationaux.

#### L'OUVRIER VIT OÙ LE GOUVERNEMENT LE LUI ORDONNE

Nous voici maintenant dans la république socialiste soviétique de l'Ouzbekistan, dont la capitale est l'ancienne cité mahométane de Tashkent. Les Ouzbeks

descendent de plusieurs races. Un certain nombre sont des Mongols; d'autres s'apparentent aux Afghans; d'autres enfin ont du sang perse ou arabe.

Nous causons avec un beau Russe du nom de Rodion Glukhov, qui est le vice-premier ministre de l'Ouzbekistan. Il nous dit que l'Ouzbekistan comptait deux millions d'étrangers qui furent évacués de la Russie au commencement de la guerre. Un certain nombre d'entre eux sont maintenant retournés chez eux, mais d'autres s'installèrent ici avec les entreprises qui les employaient et, naturellement, ils y resteront à demeure. Mais d'où venaient ces entreprises? De Moscou, de l'Ukraine, du nord du Caucase. Et de Léninegrad, il y a plusieurs techniciens et ouvriers spécialisés. Il nous dit dans un sourire que, naturellement, Léninegrad serait heureuse de ravoïr ces techniciens, mais l'Ouzbekistan tient à conserver des hommes d'une pareille valeur. C'est à Moscou de décider.

Mais, lui demandons-nous, qu'en disent les intéressés? Où préfèrent-ils demeurer? Cela ne paraît guère important. Les ouvriers veulent vivre là où Moscou décide que c'est le plus utile.

Maintenant, nous visitons une industrie du textile, installée dans un vaste immeuble très propre et bien éclairé où des rangées interminables de métiers fabriquent de la grosse toile. Je crois de prime abord que cela comprend toute l'entreprise, mais ce n'en est qu'une petite section. D'autres succursales fabriquent des tissus de diverses pesanteurs pour les doublures d'uniformes et les vêtements de femmes.

On explique que la manufacture ne fait que commencer à fabriquer du tissu imprimé pour la consommation civile. Depuis trois ans, les femmes russes portaient leurs vêtements usagés. Et à qui ira d'abord ce léger surplus de tissu? Aux ateliers de confection maintenus par ces manufactures ou aux fermes qui ont dépassé leur quota de production. De nouveau, nous voyons combien l'argent compte peu en Union soviétique. Si vous ne travaillez pas dans l'une ou l'autre de ces heureuses fabriques, il est presque impossible de vous habiller, quel que soit le prix que vous soyez prêt à y mettre.

Ce soir, nous allons à la salle de concert locale (elle est neuve et fort jolie avec ses décorations orientales calquées sur d'anciens dessins ouzbeks). Ils présentent, spécialement pour nous, un acte d'un opéra tiré d'un incident de l'histoire ouzbèke.

En écoutant l'opéra, je comprends peu à peu que la chose la plus admirable de toute l'Union soviétique, c'est ce que nous pouvons appeler sa politique coloniale, c'est-à-dire ses relations avec de petites nationalités parfois arriérées. On peut, en

partie du moins, attribuer cette attitude à ce que les Russes n'ont guère de préjugés de race.

Au lieu d'ostraciser les peuples les plus faibles, ils s'appuient sur eux, leur donnent force titres et postes. J'en arrivai d'abord à la conclusion que les fonctionnaires indigènes n'étaient que des marionnettes bien attifées pourvues de brillantes sinécures, mais dénuées de tout pouvoir politique véritable. Nous apprenons cependant que le premier ministre de cette république est un Ouzbek très chic — non pas une marionnette, mais un vieux bolchéviste à l'esprit astucieux, fort respecté dans les conseils du parti.

Le lendemain, ils nous fournissent l'occasion de visiter le quartier oriental de Tashkent. Nous traversons les larges avenues qui conduisent de la ville neuve à la vieille cité, qui est un labyrinthe d'allées sinueuses semblables à celles de la ville de Médine ou au vieux quartier de Jérusalem. Juste à la sortie de cette vieille cité, s'élèvent deux magnifiques immeubles blancs, tout neufs mais ornés de dessins ouzbeks — le bureau de poste et un vaste cinéma. Les Russes ont bâti leurs deux plus beaux immeubles modernes près de la cité indigène plutôt qu'au centre de leur propre quartier.

#### CONVERSATION AVEC UN INTELLECTUEL

Au concert, ce soir, on présente un opéra intitulé: *Ulug-Beg*, une histoire tirée de la vie de Tamerlan et de son époque. Entre les actes, on nous amène à la salle à manger (oui, que Dieu nous vienne en aide, la table est encore mise), où nous faisons la connaissance du compositeur, un jeune intellectuel russe svelte qui a transposé en ballet ces primitives mélodies orientales. Son épouse, une belle femme, mais peu bien mise malheureusement, qui en a écrit les mots — non pas en russe, mais en ouzbek, — est ici pour en expliquer l'intrigue à Eric.

Son anglais est facile et fort élégant. Si elle ne nous avait pas dit qu'elle l'avait appris aux Etats-Unis où, jeune, elle avait demeuré pendant quelques années (sans doute pendant la révolution), j'aurais gagé qu'elle l'avait étudié à Oxford.

Tous deux sont fascinants. L'opéra est de toute beauté. Voici deux jeunes intellectuels, adonnés au théâtre, qui, dans tout pays, chercheraient à gagner la métropole. Elle nous dit incidemment qu'elle avait déjà vécu à Léninegrad.

Comment donc sont-ils venus se fixer ici à l'extrémité du monde?

« Aimez-vous Tashkent? » demandons-nous.

« Oui », répond-elle, d'un ton un peu las. Il y a ici beaucoup de sujets pour le

travail de son mari dans les vieilles mélodies indigènes et, naturellement, elle est très occupée, car elle doit maîtriser l'ouzbek pour en écrire les vers. Il y a sept ans qu'ils sont partis de Léningrad pour Tashkent.

Je me reporte en arrière. 1937. C'est l'année des purges. Une foule de Russes étaient alors exilés parce qu'ils fréquentaient trop les étrangers. Cette jeune femme qui parle un anglais impeccable et dont les manières paraissent cosmopolites doit en avoir connu un grand nombre. Je lui demandai si elle avait quitté Léningrad pour des motifs d'ordre politique.

« Non, dit-elle. Nous avons notre travail. Et en Russie, on doit aller là où on est le plus utile. Ici, il y a beaucoup à faire. »

A ce moment, le vice-premier ministre et Kirilov s'amènent pour parler à Eric. Au bout de quelques minutes, Eric parvient à s'échapper et suggère à la jeune femme d'aller le retrouver au foyer parmi la foule où il sera possible de causer. Kirilov et le gros vice-premier ministre, hôtes toujours attentifs, s'interposent entre eux au moment de la causerie.

Ainsi, je vois maintenant combien le bonheur personnel compte pour peu. Loyauté au parti, au chef, à la cause: voilà tout. Vous allez là où on vous envoie. Si vous vous trouviez vous-même à Tashkent, vous pourriez aussi y être fort utile jusqu'à la fin de votre vie, à trimer dur, écrivant de beaux opéras que seuls les Ouzbeks entendent, dans des mots que seuls ils comprennent. Là, vous feriez votre petite part, ce qui serait tôt oublié, pour donner de la fierté à ce qui était autrefois une tribu à demi sauvage.

#### LE CONTRASTE DU CAPITALISME

Le lendemain matin, comme nous prenons l'avion pour Téhéran, selon la coutume de tous les correspondants qui quittent la Russie, je partage entre mes collègues tous mes biens (qu'on ne peut s'y procurer), sauf les vêtements que je porte. Depuis des jours, ils regardaient d'un œil d'envie mes cahiers de notes, mes bas, mes sous-vêtements, mes crayons, mes pince-feuilles, mes chemises, mes mouchoirs, ma pâte dentifrice.

De retour à Téhéran, nous passons l'après-midi à nous considérer comme des cochons d'Inde de laboratoire. Nous sortons de six rudes semaines de régime socialiste dilué seulement par le champagne soviétique. Quelles étaient les choses qui nous frappaient le plus à notre retour au système capitaliste?

D'abord, les magasins. Quand nous étions passés par Téhéran, en route pour Moscou, nouvellement arrivés des Etats-

Unis, Téhéran nous avait semblé un des endroits où il y avait le plus de taudis au monde. Et de fait, il en est ainsi. Aujourd'hui, nos yeux se régalaient à la vue des petites vitrines d'épicerie chargées de fruits, des quartiers de viande pendus à l'étal des bouchers, des tourne-vis, des scies ou des pièces de vêtement aux fenêtres des regrattiers. Cet amoncellement honteux du monde capitaliste faisait contraste avec les magasins vides de l'Union soviétique: description à la Dickens de l'abondance de Noël.

Et les gens. Ici, dans cet Iran que nous avions qualifié de miteux, la majorité des gens que nous voyons sur les trottoirs paraissent bien vêtus. Environ un dixième d'entre eux portaient des guenilles et des loques — pires que tout ce que nous avions vu outre-frontière. Car les guenilles soviétiques ne le sont jamais tout à fait — elles sont toujours propres et soigneusement reprises. Et en Russie point de mendiants — ils possèdent une robuste fierté que nous aimions.

Ce soir: dîner d'adieu à l'ambassade soviétique. C'est ici qu'Eric a prononcé avec aisance le meilleur discours de notre voyage. Il a remercié les Russes pour leur généreuse hospitalité. Il leur a dit qu'ils nous avaient non seulement donné ce qu'ils avaient de mieux, mais qu'ils avaient, en toute occasion, respecté leur promesse de le laisser aller là où il aimait et de lui laisser voir ce qu'il désirait. Quelques-unes des villes que nous avons visitées, dit-il, n'avaient pas reçu d'étrangers depuis 1926. S'il avait un regret à formuler, c'est que, dans le passé, il y avait eu tellement de susceptibilité à l'égard des étrangers que ceux-ci n'avaient pu voir que très peu la Russie. Il souhaite qu'à l'avenir les Américains puissent voyager aussi librement en Russie que les Russes le peuvent aux Etats-Unis.

L'ambassadeur dit précipitamment que maintenant nous allions procéder à la discussion de problèmes économiques, parce que M. Johnston avait visité la Russie à titre d'homme d'affaires. Ainsi nous fîmes.

Ceci termine mon reportage sur les Russes, et voici mes conclusions. J'ajouterai que celles-ci, tout comme le reste de mon travail, sont entièrement personnelles. On ne saurait les attribuer à mon bon ami Eric Johnston.

Toutes relations étroites avec l'Union soviétique comportent de graves dangers pour nous tant que les journalistes américains n'auront pas l'entière liberté de voyager à travers la Russie, de parler au peuple sans être molestés par les espions et de donner des informations complètes à leurs compatriotes sans subir les vexations de la

censure politique et avec la liberté dont ils jouissent en Angleterre et en n'importe quelle autre nation libre. Cette politique doit aussi s'appliquer au territoire occupé ou annexé par l'Union soviétique. Les correspondants sont à l'étranger les yeux et les oreilles de notre démocratie. Si nous avons l'intention d'aider la Russie à se relever, notre peuple doit compter sur des rapports complets des représentants de presse de son choix pour connaître notre contribution à ce relèvement.

Nous nous rappellerons que la Russie a droit de compter sur une Europe qui ne lui soit pas hostile. Nous nous rappellerons aussi que, si l'aide américaine pour la reconstruction de ses industries détruites est fortement désirable pour la Russie, elle ne lui est pas indispensable. Elle ne l'échangera pas pour ce qu'elle considère sa sécurité dans le nouveau monde.

Cependant, elle est disposée à accepter des compromis convenables. Mais comme nos armées se trouveront en Europe au moment de ces accords, si nous trouvons que nous ne pouvons obtenir tout ce que nous désirons, nous serions bien stupides et bien fous de ramasser nos *bebelles* et de rentrer chez nous.

Si nous considérons qu'il est sage de faire affaire avec les Russes, nous pouvons avoir confiance en leur parole pour toute entente d'ordre financier. C'est un peuple fier, et nous pouvons avoir la certitude d'être payés rubis sur l'ongle avant le dix du mois.

Mais toute entente dépendra de leurs visées en Europe et en Asie. Nous ne devrions pas accorder de crédit à la Russie tant qu'elle ne donnera pas des preuves plus éclatantes de ses intentions pacifiques.

Je pense qu'elle adoptera une attitude amicale. Cependant, si nous retirons nos armées de l'Europe avant le rétablissement de l'ordre sur le continent, et si les désordres, les effusions de sang et les guerres civiles y engendrent l'anarchie, les Russes en prendront occasion pour s'y implanter. Après tout, ce ne sont pas des imbéciles. Aujourd'hui, la Russie n'a pas besoin d'autres territoires, il lui faut plutôt quelques décennies de paix. Cependant, elle a toujours la hantise du monde capitaliste et aussi importait-il de la traiter à la fois avec fermeté et douceur. Jusqu'ici, l'administration Roosevelt a accompli de l'excellente besogne en ce sens.



10 sous l'exemplaire (12 sous franco); 90 sous pour 10 (\$1.00 franco);  
\$8.00 le cent (\$8.25 franco).

■

## ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, RUE RACHEL EST, MONTRÉAL



**Bno-Dart**  
of Canada, Ltd.  
6 Edmondson St.,  
Brantford, Ontario  
made in Canada

BNQ



000 187 377